

583



820-8 : 820-32 "14"

=40

193

828



41-20-7

*François Jabtonowski*

LES SOIRÉES

AU

LOGIS.

*E. Skrzyńska*



LES  
SOIRÉES AU LOGIS,

OU

L'OUVERTURE DU PORTE-FEUILLE

DE

LA JEUNESSE;

Renfermant un mélange de pièces diverses  
pour l'instruction des jeunes personnes.

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

---

A GENEVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire.

A Paris, chez MARADAN, Libraire, rue du  
cimetière André-des-Arts N<sup>o</sup>. 9.

\*\*\*\*\*

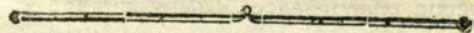
1797.





LES SOIRÉES

AU LOGIS.



VII<sup>e</sup>. SOIRÉE.

LE VILLAGE NATAL.

*La scène est un village dont les maisons sont  
éparses & presque cachées par les arbres.*

HARFORT & BEAUMONT.

*Harfort.* AH! voici l'endroit ; voici la  
pelouse sur laquelle j'ai joué si souvent  
avec mes camarades..... Voilà les grands  
arbres sur lesquels je grimpois pour dé-  
nichier des oiseaux ; & voilà l'étang où

*Tome II.*

A

51-588



je faisais voguer mon bateau de coquilles de noix. Quelle foule de souvenirs se présentent à moi ! quel mélange de sensations ! que de plaisirs ! que de regrets ! il y a quelque chose dans le sol natal qui nous affecte d'une manière toute différente que les autres scènes de la nature.

*Beaumont.* Pour vous, ce ne doit être que le local ; car vous n'avez laissé ici aucune connoissance, aucun parent, & il y a si long-tems que vous avez quitté ce lieu-ci !

*Harfort.* Je n'y ai point de parens, à la vérité, & même je n'y en ai jamais eu, car après la mort de mon père & de ma mère, & la dispersion de mes frères & sœurs, le peu de bien qui restoit fut vendu, & on me laissa chez les pauvres gens qui m'avoient nourri, pour y être élevé comme il leur plairoit. Enfin, au bout de quelques années la pension qu'on leur payoit cessa absolument.

*Beaumont.* Et comment vous tirâtes-vous d'affaire ?

*Harfort.* Ces pauvres gens me conti-

nuèrent les plus tendres soins : pauvres, comme ils l'étoient, ils sacrifièrent tout pour moi, ils me traitèrent en enfant chéri ; ils m'élevèrent d'une façon beaucoup plus conforme à ma naissance qu'à l'état d'abandon dans lequel mes parens m'avoient laissé. Aidés du digne curé de la paroisse, ils me firent suivre les leçons de l'école du village ; ils m'habillèrent décentement, & ils ne me donnèrent jamais que des exemples de piété & de vertu. Les obligations que je leur ai ne s'effaceront jamais de mon souvenir ; c'est même uniquement pour l'amour d'eux que j'ai entrepris ce voyage.

*Beaumont.* Combien de tems avez-vous donc été chez eux ?

*Harfort.* Jusqu'à l'âge de treize ans.... J'éprouvai alors un penchant irrésistible pour la vocation des armes. Ayant appris qu'un de mes parens étoit capitaine de vaisseau, j'allai le joindre dans le port où il se trouvoit. Ces bonnes gens me fournirent tout ce qui m'étoit nécessaire pour le voyage. Je n'oublierai



jamais les témoignages de tendresse que j'en reçus en me séparant d'eux. Vous savez mon histoire depuis le moment où je fus fait contre-maître, jusqu'à celui où je suis devenu lieutenant de vaisseau. Il y a bien à présent quinze ans que je les ai quittés; cependant mon attachement pour eux est plus vif que jamais, & je soupirois depuis long-tems après le moment où il me seroit permis de revoir mes bienfaiteurs.

*Beaumont.* C'est un grand hasard si vous les retrouvez tous deux vivans ?

*Harfort.* J'ai appris dernièrement, par un jeune homme de ce village, qu'ils étoient encore en vie l'un & l'autre; mais j'ai lieu de craindre qu'ils ne soient tombés dans la misère.

*Beaumont.* Dans quel endroit du village demeuroient-ils ?

*Harfort.* Tenez : c'étoit ici, au tournant... Ah, ah ! qu'est-ce que c'est donc ? la maison n'y est plus ! ... Je suis très-sûr que je ne me méprends pas ; c'étoit bien ici ; il faut que la maison ait été

abattue.... Oh ! mes pauvres bons amis, qu'est-ce que vous serez devenus !

*Beaumont.* Demandons à cette petite fille.

*Harfort.* Ecoute, ma petite, connois-tu dans le village un nommé John Beech ?

*La petite F.* Qui ? le vieux John Beech ? sûrement je le connois ; & Marie Beech aussi je la connois.

*Harfort.* En quel endroit demeurent-ils ?

*La petite F.* Là bas, un peu plus loin, à côté du chemin.

*Harfort.* Est-ce qu'ils ne demeuroient pas autrefois par ici ?

*La petite F.* Oui ; mais le fermier Tything a mis à bas leur maison pour faire sa houblonnière.

*Harfort.* Viens donc nous montrer où ils demeurent ; tu auras un sol.

*La petite F.* Je le veux bien. (*ils cheminent*) Tenez .... là, à cette petite maison couverte de chaume. Marie est devant la porte qui file.

*Harfort.* Tiens, ma petite, ( il lui donne une pièce de monnaie & s'en



va). — Comme le cœur me bat ! Il est impossible que ce soit là ma nourrice ! — Hélas ! oui , je la reconnois maintenant ; mais comme elle est vieillie , la pauvre femme !

*Beaumont.* Quinze années de plus sur sa tête , avec le chagrin & la misère , doivent l'avoir bien éprouvée.

*Harfort.* (*S'approchant de la porte de la chaumière.*) Bonjour , la bonne femme. Est-ce que nous ne pourrions pas avoir quelque chose à boire chez vous ? Nous avons marché par une grosse chaleur & nous avons bien soif tous les deux.

*Marie Beech.* Mes pauvres messieurs , je n'ai que de l'eau à vous offrir ; mais si vous vous en contentez , je vais vous en apporter.

*Beaumont.* Bien obligé ; nous vous en demanderons un peu , s'il vous plaît.

*Marie.* Ayez la bonté d'entrer , messieurs , ne restez pas au grand soleil. Notre demeure est bien misérable ; mais au moins vous vous reposerez un moment , pendant que je vais vous chercher de l'eau fraîche.

*Harfort.* Toujours la même excellente créature ! (*ils entrent & trouvent un vieillard assis au coin du foyer.*)

*Beaumont.* Bonjour , brave homme , nous prenons la liberté de demander à votre femme un peu d'eau fraîche.

*John.* Asseyez-vous , asseyez-vous , messieurs. Je voudrais bien pouvoir vous donner ma chaise ; mais j'ai le malheur d'être boiteux ; & puis je n'y vois presque plus.

*Beaumont.* (*à part*) Boiteux & aveugle !

*John.* Hélas ! oui , la vieillesse vient , avec tous ses maux , & Dieu sait comment nous résisterons.

*Beaumont.* Et n'avez-vous donc que votre travail pour subsister ?

*John.* Nous avons vécu de notre travail tant que nous avons pu travailler ; mais moi je ne peux presque plus rien faire ; ma femme gagne bien peu de chose avec son rouet , & à la fin nous avons été obligés de nous adresser à la bourse de la paroisse.

*Harfort.* O Dieu ! j'espère qu'au moins



on a eu égard à vos services passés , & qu'on a bien soin de vous ?

*John.* Hélas ! mon bon monsieur , je ne suis pas disposé à me plaindre ; mais qu'est-ce que c'est qu'un scheling par semaine dans le tems où nous sommes ?

*Harfort.* C'est bien peu , assurément ! mais est-ce là tout ce qu'on vous donne ?

*John.* Pas davantage : & encore ça ne doit pas durer long-tems ; car on nous menace de nous faire entrer dans la maison de travail ?

*Marie.* ( *apportant de l'eau* ) Voilà , Messieurs , vous pouvez boire à la cruche ; elle est bien propre.

*Harfort.* Dans la maison de travail , vous dites ?

*Marie.* Mon Dieu oui , Monsieur ; ça donne tant d'inquiétude à mon pauvre mari de dire qu'il nous faille aller mourir dans la maison de travail ! car nous avons été mieux que nous ne sommes , au moins. Mais voilà , depuis que le gros fermier qui est là vers l'église nous a mis dehors de notre petite ferme , nous avons tou-

jours été de plus mal en plus mal ; & puis on devient vieux. Enfin , nous n'avons plus rien du tout pour nous soutenir.

*John.* ( *en sanglottant* ) Mourir dans la maison de travail ! je ne peux quasi pas y penser ; mais le bon Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut ; il faut se soumettre.

*Harfort.* Mais , mes bonnies gens , n'avez-vous point d'enfans , point d'amis , pour vous aider ?

*John.* Nos enfans sont tous morts , excepté un , qui est bien loin d'ici , & qui est , dit-on , aussi misérable que nous-mêmes.

*Beaumont.* Mais , des honnêtes gens comme vous doivent pourtant trouver des secours.

*Marie.* Hélas ! non , nous ne connoissons absolument personne que nos voisins ; & ils disent que la maison de travail est bien assez bonne pour les pauvres.

*Harfort.* Mais dites-moi , je vous prie ,



n'y avoit-il pas une fois une famille Harfort dans le village ?

*John.* Oui ; mais il y a bien longtemps. Tout est mort , ou dispersé , depuis bien des années.

*Marie.* Mon Dieu oui ; le plus jeune des enfans , & le plus beau de toute la famille , ça je peux le dire , a été nourri & élevé dans notre maison , quand nous demeurions là-bas vers l'esplanade. Il a demeuré chez nous jusqu'à l'âge de treize ans. C'étoit bien le plus charmant enfant qu'on put voir. Je l'aimois tout comme les miens , je peux le dire.

*Harfort.* Et qu'est-ce qu'il est devenu ?

*John.* Monsieur , c'étoit un jeune homme plein de vivacité & de courage , & pourtant c'étoit la meilleure créature qu'on put voir. Dans la dernière guerre , il voulut aller combattre les Français & les Espagnols : jamais nous ne pûmes réussir à le retenir ; il s'en alla , se fit matelot , & dès - lors nous n'en avons plus ouï parler.

*Marie.* Oh ! il est mort , ça est bien

sûr ; car s'il étoit en vie , s'il étoit en Angleterre , rien ne pourroit le retenir : il viendrait sûrement voir son pauvre papa , & sa pauvre maman , comme il nous appeloit. Combien , combien de nuits j'ai passées rien qu'à songer à ce pauvre garçon !

*Harfort.* ( à Beaumont ) Je n'y puis plus tenir.

*Beaumont.* ( à Harfort ) Encore un instant. Eh bien , mes amis , en retour de votre bonne réception , je m'en vais vous dire une nouvelle qui vous fera plaisir. Ce même Harfort , Edouard Harfort.....

*Marie.* Hélas ! oui , Edouard , c'étoit son nom. Mon pauvre Ned ! L'avez-vous connu ? est-il encore en vie ?

*John.* Laisse donc parler Monsieur.

*Beaumont.* Ned Harfort est en vie ; il se porte très-bien , il est actuellement Lieutenant de vaisseau , & c'est un brave officier s'il y en a un dans la marine.

*John.* J'espère que vous ne vous moquez pas de nous , Monsieur ?

*Beaumont.* Non , sur ma parole.



*Marie.* Dieu soit beni ! Dieu soit beni ! ah ! si je pouvois seulement le voir !

*John.* Je ne souhaite que cela avant de mourir.

*Harfort.* Le voici ! le voici ! mes chers amis , qui vient vous payer la dette de sa reconnoissance. (*il saute au cou de Marie.*)

*Marie.* Quoi ! mon pauvre Ned est devenu ce beau Monsieur ! Ah ! oui , oui , je le reconnois à présent ; c'est lui , c'est lui-même.

*John.* O mes yeux , mes yeux ! ... Mais j'entends au moins sa voix. (*il étend sa main , que Harfort saisit avec empressement.*)

*Harfort.* Mon bon , mon pauvre John , si vous pouviez au moins me voir comme je vous vois !

*John.* Allons , allons , je suis content ; il me suffit de vous sentir auprès de moi.

*Marie.* O jour heureux ! jour heureux !

*Harfort.* Avez - vous pu croire que jamais je vous oublierois ?

*John.* Non , pas moi , jamais. Mais il y a terriblement long - tems que vous nous avez quittés.

*Marie.* Il y aura quinze ans dimanche qui vient.

*Harfort.* Eh bien ! je n'ai pas remis le pied en Angleterre dès - lors , & je ne suis arrivé que de quelques jours.

*John.* Vous avez été bien bon de venir tout de suite nous trouver.

*Marie.* Comme il est devenu grand , fort & robuste ! Eh bien , il a toujours son sourire si doux des autres fois.

*John.* Que je voudrois pouvoir l'envi - sager comme il faut ! Enfin , n'importe , le voilà ; je le touche , je le tiens par la main. Et l'autre Monsieur , où est - ce qu'il est !

*Beaumont.* Le voici , bien content de voir cet heureux moment pour d'aussi braves gens que vous.

*Harfort.* C'est mon ami. Nous sommes liés depuis plusieurs années , & je lui ai presque autant d'obligations qu'à vous - mêmes.



*Marie.* Que le bon Dieu le benisse & le récompense !

*Harfort.* Je souffre en pensant à tout ce que vous avez éprouvé de misères depuis moi ; mais , Dieu merci , c'est fini maintenant , & vous ne devez plus redouter la maison de travail.

*John.* Ah ! que Dieu vous le rende , Dieu vous le rende ! Nous pourrions donc encore être heureux..... Mais il ne faut pourtant pas que nous vous soyons à charge.

*Harfort.* Ne dites donc pas cela , car tant que j'aurai un scheling à moi , vous en aurez la moitié ; c'est mon devoir. Et n'avez-vous pas pris soin de mon enfance quand j'étois délaissé du monde entier ? N'ai-je pas retrouvé en vous un père & une mère ? Et , à présent que vous êtes vieux , je vous abandonnerois ! Non , non , jamais ! jamais !

*Marie.* Il a toujours un excellent cœur. Je me suis souvent dit à moi-même ; notre cher Ned viendra encore à notre secours , une fois ou l'autre.

*Harfort.* Il faut que vous quittiez cette

misérable cabane , où vous ne pouvez pas vous garantir du froid. Je veux vous trouver une bonne habitation , ici ou ailleurs , où vous soyez bien à votre aise & bien tranquilles.

*John.* Mon bon Monsieur , nous avons toujours vécu dans ce village , permettez-nous d'y mourir. Quant à ce qui est d'une maison , il y auroit bien celle du vieux Richard le charpentier , qui est vacante , si elle n'étoit pas trop bonne pour nous.

*Harfort.* Quoi ! la maison blanche ? là-bas sur l'esplanade ? oui , je m'en souviens : c'est cela même ; c'est ce qu'il vous faut. Vous irez dès cette semaine , si cela vous convient.

*Marie.* Tout cela surpasse bien mes espérances.

*Harfort.* Je veux que vous ayez un petit verger pour pouvoir tenir une vache ; vous aurez une servante pour avoir soin de vous & de la vache ; que le jardin soit bien garni de toutes sortes de légumes , & qu'il y ait une cour



fermée, pour tenir de la volaille ; enfin, je veux que vous ayez des meubles qui vous conviennent, & que vous vous trouviez bien.....

*John.* Oh non, c'est trop ! c'est trop !

*Marie.* Mais qu'est-ce qui me fait donc pleurer comme ça, quand il nous vient tant de bonheur ?

*Harfort.* A qui appartient-elle, cette maison blanche ?

*John.* Elle est à notre voisin Mr. Wheatfield.

*Harfort.* Je vais lui parler tout de suite, & je reviendrai vous trouver. Venez, Beaumont. Adieu mes honnens.

*John & Marie.* Dieu vous benisse ! Dieu vous le rende !

L'HIRONDELLE

ET

LA TORTUE.

UNE tortue, confinée dans un jardin où elle végeoit depuis maintes années, avoit passé ses quartiers d'hiver sous la terre. Après s'être tirée lentement de son trou, elle rampoit pour gagner une place où elle put se coucher au soleil, & sortoit de son écaille sa jolie tête de crapeau. En ce moment une hirondelle arrivoit d'outre mer, volant lestement çà & là sur le jardin ; plus d'une fois elle effleura du bout de ses ailes l'écaille de la vieille tortue, puis se posant tout auprès, elle lui dit gaiment : eh bien, l'amie, depuis moi, comment avez-vous passé votre tems ? Je vous remercie, reprit la grave recluse ; depuis que nous nous sommes séparées en automne, j'ai



dormi d'un profond sommeil, sans jamais changer de place, sans remuer, blottie dans mon trou, & serrée comme une puce dans une couverture de laine; je n'ai mis le nez dehors qu'après que la neige & la glace ont été fondues. Pour moi, reprit l'oiseau, qui n'aime pas mieux que vous le tems froid, aussitôt que j'eus apperçu les avant-coureurs nébuleux, je pris mon vol, & m'élevant au-dessus du vent, je laissai le sombre hiver bien loin derrière moi. Dirigée par le soleil, je gouvernai vers le midi ma course aventureuse, & ne tins mon long voyage achevé que lorsque j'eus pris terre sur la verdoyante côte d'Afrique. Là, tant qu'a duré la saison, j'ai chassé les moucherons légers & le brillant papillon; la nuit, je la passois dans une fente entre des briques, sous le toit d'une hutte de mes amis les nègres, & chaque matin avant l'aurore je régalois mes hôtes d'une chanson; enfin, au retour du printemps, j'ai tourné mes ailes vers ces régions, & je vous annonce de nouveau

la joyeuse année. Bon dieu! que de courses inutiles, reprit le grave animal. Quoi! toujours des affaires, des changemens, du bruit, du mouvement, de la hâte! comme si cela devoit nous sauver de la mort. Quelle nécessité de visiter les nations étrangères, au lieu de faire comme moi & quelques-unes de nos connoissances les mieux avisées; au lieu de se livrer la moitié de l'année à un doux sommeil, à l'abri de toute inquiétude & de tout désastre. Charmant sommeil, en vérité, répliqua l'hirondelle, pendant lequel je ne pourrois user ni de mes yeux ni de mes ailes! Le bel exemple que le vôtre pour que j'essaie de le suivre! Non, en vérité: je mesure le tems par son emploi, & j'évalue la vie par ses jouissances: autant vaudroit être enterrée une bonne fois pour toutes, que de passer comme un stupide animal plus des trois quarts de mon tems dans l'assoupissement ou le sommeil.



*Le prix du plaisir.*

Je crois que je m'en vais faire une promenade à cheval, dit le petit milord Linger en sortant de déjeuner; donnez-moi mes bottes, & tenez mon cheval prêt.

On prépara le cheval de milord, & il mit ses éperons.

Non, dit-il, je pense que j'aime mieux faire le tour du parc dans mon phaëton, avec les petites jumens.

On remena le cheval à l'écurie. Les jumens alloient être attelées, lorsque milord envoya son valet-de-chambre pour les contremander. Il dit qu'il vouloit voir quêter le nouveau chien d'arrêt dans le champ voisin.

Ah! tout bien compté, je resterai à la maison pour faire une partie de billard,

Il joua une demi-partie, mais il trouva qu'il ne faisoit pas les billes aussi bien qu'à l'ordinaire. Son précepteur, qui

étoit présent, prit cette occasion de demander à sa seigneurie si elle ne seroit pas disposée à lire quelques lignes.

Mais . . . oui, en vérité, je crois que je lirai un peu, car je me sens las de ne rien faire. Voyons, qu'est-ce que nous aurons? Votre seigneurie étoit restée au milieu d'un beau morceau de l'Enéide, l'autre jour: nous pourrions le finir.

Eh bien, soit . . . mais, non, je pense qu'il vaut mieux continuer notre histoire de Hume . . . ou bien, attendez: si nous faisons un peu de géographie. Comme votre seigneurie voudra. Les globes sont encore sur la table, dans le cabinet.

Ils passèrent dans le cabinet d'étude, & le petit lord, s'appuyant sur ses deux coudes, regarda quelques momens le globe; puis il lui fit faire deux ou trois tours, après quoi il écouta particulièrement les explications que son précepteur lui donnoit. Mais au milieu d'un problème de sphère, sa seigneurie s'écria tout-à-coup: allons! allons! un peu de Virgile à présent. On apporta le livre,



& avec le secours de l'instituteur, milord en expliqua vingt vers. Eh bien ! dit-il, en tirant le cordon de la sonnette, il me semble qu'en voilà beaucoup. — Tom ! allez-moi chercher mon arc & mes flèches.

On apporta l'arc, de la fabrique de Londres, dans son superbe étui vert, avec le carquois & toutes les dépendances ; & sa seigneurie descendit au tirage. Il visa les premières flèches à la butte ; mais lorsqu'il vit qu'il la manquoit toujours, il se mit à tirer toutes ses flèches au hasard, & demanda son cheval.

Il fit une tournée d'un mille ou deux, avec son laquais trottant derrière lui ; & à midi sonnant, il se trouva sur une esplanade de gazon attenante à un village, auprès de laquelle on tenoit une école. Tout-à-coup une porte s'ouvre à deux battans ; une nuée de petits garçons en sort, se répand sur l'esplanade avec des cris de joie perçans, & l'on commence les jeux. Les uns jouent aux marbrons,

d'autres au ballon, d'autres aux barres, d'autres à saute-grenouille. Enfin, il n'y en avoit pas un seul qui ne fût au jeu de tout son cœur. C'étoit un mouvement, une joie, un tintamarre sans égal. — Milord Linger s'approcha au petit pas, & reconnut le fils d'un de ses fermiers, qui étoit autrefois son camarade de jeux. Il l'appela : Jack, lui dit-il, comment te trouves-tu de l'école ?

Oh, assez bien, milord.

Quoi ! vous laissez-t-on bien divertir ?

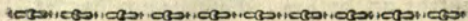
Oh, non ! nous n'avons que depuis midi à deux heures pour dîner & pour faire les jeux ; & puis une heure avant le souper.

Ah, ah ! c'est bien peu, ça !

Mais, milord, quand nous jouons, c'est tout de bon ; & quand nous travaillons, de même. — Ah, ça ! maître, portez-vous bien, c'est à mon tour à entrer dans le ballon. En achevant ces mots, Jack s'en alla en courant.

Ma foi, je voudrois être un de ces petits drôles, moi, se dit milord à lui-même.





## L' O I E.

*Fable.*

UNE oie, qui pâtueroit dans une commune, se crut bravée par un cheval qui paissoit auprès d'elle; &, d'un ton glapissant, elle l'apostropha en ces termes: je suis assurément un animal plus noble & plus parfait que vous, car l'étendue de vos facultés est bornée à un seul élément; & moi, non-seulement je me promène comme vous sur la terre; mais de plus j'ai des ailes, à l'aide desquelles je m'élève dans les airs: quand il me plaît je me joue sur les étangs & sur les lacs, & je me rafraîchis dans leurs eaux; je possède donc les différentes prérogatives d'un oiseau, d'un poisson, & d'un quadrupède. Le cheval, fronçant un peu les narines, lui répondit avec dédain; oui, vous habitez trois éléments; mais vous ne faites nulle part une fort bonne figure.

figure. Vous volez, cela est vrai; mais d'un vol si pesant & si lourd que vous n'avez pas le droit de vous comparer aux alouettes & aux hirondelles. Vous nagez, j'en conviens; mais vous ne pouvez pas descendre doucement sous les eaux, vous ne pouvez pas, comme les poissons, vivre & vous nourrir dans cet élément. Enfin, quand vous vous promenez, ou plutôt quand vous vous tortillez sur la terre, avec votre large pied, votre long col, & votre cri nasillard, vous apprêtez à rire à tous les passans. Pour moi je suis, je l'avoue, uniquement destiné à me mouvoir sur la terre; mais ma figure est gracieuse, mes membres sont dispos, tout mon corps est bien proportionné; je me fais remarquer par ma force, j'étonne par ma vitesse. Bref, j'aime beaucoup mieux être borné à un seul élément & y être admiré, que d'être une oie sur la terre, dans l'air & sur les eaux.



VIII<sup>e</sup>. SOIRÉE.

LA FAMILLE DES GRAMENS.

*L'Instituteur*, *George*, *Harry*.

*Harry*. JE vous prie, quelle est cette herbe qui croît de l'autre côté de la haie ?

*George*. C'est du blé, ne le voyez-vous pas en épis ?

*Harry*. Oui; mais elle paroît trop peu élevée pour du blé, & le blé que nous venons de passer n'avoit pas encore beaucoup d'épis.

*George*. En ce cas je ne sais pas ce que c'est; je vous prie, monsieur, voulez-vous bien nous le dire ?

*L'Instituteur*. Je ne m'étonne pas que vous soyez embarrassés; c'est une sorte de gramen, semé pour donner du foin, & qu'on appelle ryegras.

*Harry*. Mais comment se fait-il que cette herbe ressemble si fort au blé ?

*L'Instituteur*. Cela n'est pas fort étonnant, car tout le blé est une espèce de gramen, & si vous étiez un Lilliputien, toute espèce de gramen vous paroîtroit un très-grand blé.

*George*. En ce cas, il n'y a donc de différence entre le blé & le gramen, que pour la grandeur ?

*L'Instituteur*. Non, du tout.

*Harry*. Mais nous nous nourrissons de blé, & le gramen n'est pas bon à manger ?

*L'Instituteur*. C'est seulement la semence du blé que nous mangeons, & nous laissons les tiges & les feuilles aux chevaux & aux vaches. Nous pourrions aussi manger la semence du gramen, si elle étoit assez grosse pour qu'on la recueillit; & dans le fait, il y a des pays où l'on en mange certaines espèces.

*Harry*. Mais est-ce que l'orge & le froment sont réellement des gramens ?



*L'Instituteur.* Sûrement, ils forment une branche de cette grande famille de plantes que les botanistes appellent graminées, & je veux saisir cette occasion de vous en dire quelque chose. Allez, George, nous prendre une racine de ryegras, Harry & moi nous nous assegerons au bord de cette haie jusqu'à ce que vous reveniez.

*Harry.* Plaçons-nous ici, il y a assez d'herbe autour de nous.

*L'Instituteur.* Eh bien, déracinez quelques-unes de ces plantes que vous voyez en épis.

*George.* Voici ma récolte.

*Harry.* Voilà la mienne.

*L'Instituteur.* Etendez le tout sur un mouchoir devant nous, & regardons leurs racines. De quelle espèce sont-elles?

*George.* Je vois qu'elles sont du nombre de celles que vous nous avez dit être des racines fibreuses.

*L'Instituteur.* Fort bien; elles ont la consistance d'un paquet de cordes: à présent, regardez leurs tiges, vous les

trouverez nouées & creusées comme la paille du blé.

*Harry.* Précisément.

*L'Instituteur.* Vous voyez que les feuilles de toutes ces plantes sont très-longues, étroites, pyramidales, & se terminent en pointe; celles du blé, vous le savez, sont de même.

*Harry.* Oui, elles sont si semblables que je ne puis y voir de différence.

*L'Instituteur.* A présent, observez les têtes ou les épis; quelques-uns d'eux, vous le voyez, sont épais & serrés exactement comme ceux du froment & de l'orge; d'autres sont plus lâches & plus ouverts, & ressemblent à ceux de l'avoine. Les premiers s'appellent particulièrement épis, & les seconds panicules. De plus si vous examinez les uns & les autres, vous verrez qu'ils sont formés d'un certain nombre de gousses, qui sont proprement les fleurs, & chacune de ces fleurs est remplacée par une semence unique. Vous avez sans



doute cueilli souvent des épis de froment pour en manger les grains !

*Harry.* Oh, oui ; je les aime beaucoup.

*L'Instituteur.* Eh bien , vous avez dû trouver chaque grain couché séparément dans une gousse écailleuse, qui faisoit une partie de l'épi ou du panicule avant que la semence fut formée ; cette gousse étoit alors une fleur ; je ne veux pas dire une fleur d'une couleur vive & brillante ; mais une réunion de deux ou trois écailles , auxquelles tenoient les fils couronnés d'un petit chaperon blanc. Peu après que les épis de blé auront paru , vous trouverez leurs fleurs ouvertes , & laissant sortir ces sommités blanches. Telle est la structure des têtes fleuries de toutes les familles de graminées.

*George.* Mais qu'est-ce proprement que les barbes du blé ?

*L'Instituteur.* Les barbes sont des soies ou des pointes qui sortent de l'extrémité de la gousse. La plupart des gramens en ont quelques-unes ; mais ces barbes sont beaucoup plus longues dans

certaines espèces , & donnent au champ entier une apparence de duvet de soie , sur-tout lorsque le vent fait ondoyer les plantes.

*Harry.* Trouve-t-on les mêmes espèces de blé & de gramens dans tous les pays ?

*L'Instituteur.* Non : quant au blé , qui fait l'objet de la culture de presque tous les pays , on en cultive diverses espèces dans diverses contrées , selon les différences des climats. Ainsi , dans les parties septentrionales de la Zone tempérée , on sème particulièrement de l'avoine & du seigle : mais on sème de l'orge & du froment dans le milieu & au sud de cette même Zone. Au reste , le froment est l'espèce universellement préférée pour le pain ; mais il varie pour la grosseur , la dureté , la couleur & la qualité du grain.

*Harry.* Le meilleur froment ne croît-il pas en Angleterre ?

*L'Instituteur.* Nullement , il est bien meilleur dans les climats chauds. Ce n'est que par de grands soins , & sur des sols



choisis qu'on le fait réussir dans notre Isle ; mais aussi la Zone torride étant trop chaude pour le froment & pour nos autres graines , on y cultive principalement le riz & le blé d'Inde.

*George.* J'ai vu des têtes de blé d'Inde épaisses comme mon poing , & qui ne ressemblent pas à notre blé ?

*L'Instituteur.* Il est vrai, les têtes croissent dans une espèce d'enveloppe de paille , les tiges & les fleurs ressemblent bien à celles de la famille des gramens ; mais elles sont d'une grandeur gigantesque. Il y a encore d'autres plantes de cette famille auxquelles vous n'avez peut-être pas pensé.

*George.* Quelles sont-elles , Monsieur.

*L'Instituteur.* Les cannes & les roseaux. Depuis les cannes à sucre & les bamboux des tropiques jusques aux roseaux communs de nos fossés , avec lesquels vous faites des flèches , toutes ces plantes ont le caractère général des graminées.

*Harry.* En effet , les roseaux ont une très - belle tête de plumes , qui ressemble au panicule des gramens.

*L'Instituteur.* Aussi en sont - ils , & leurs tiges sont composées de nœuds comme celles des cannes à sucre & de ces bamboux dont on fait les lignes de pêcheurs , & des bâtons de promenade. Quelques-uns sont de très-grandes plantes , & ne donnent que de très-petites semences qui ne servent pas à la nourriture ; mais il y a encore une autre espèce de plante graminée très-commune autour de nous.

*George.* Qu'est-ce que c'est ?

*L'Instituteur.* N'avez - vous pas remarqué dans les marais & sur les bords des fossés une herbe à feuilles larges & épaisses , avec de grands épis d'une couleur obscure ; c'est le jonc , en latin *carex* , & il y en a de plusieurs sortes.

*Harry.* A quoi est-il bon ?

*L'Instituteur.* Les bestiaux le mangent frais ou sec ; mais il est inférieur en qualité au bon foin.

*George.* Qu'est - ce qu'une espèce de foin meilleure que l'autre ?

*L'Instituteur.* Différentes propriétés



concourent à donner de la valeur aux graminées. Quelques-unes s'étendent davantage, résistent au gel, donnent une plus grande récolte de feuilles, & par-là sont meilleures pour le pâturage & pour le foin; le suc de quelques autres est plus nourrissant & plus doux. En général, les diverses natures du sol ont des espèces de graminées qui leur conviennent particulièrement; &, en améliorant ces sols, on améliore aussi la qualité de l'herbe qu'ils produisent.

*George.* Les gramens croissent-ils dans tous les pays ?

*L'Instituteur.* Oui, le vert gazon qui couvre de lui-même les sols fertiles de toutes les régions du globe est principalement composé de diverses espèces de graminées; ces plantes forment ce tapis vert étendu sur la terre, & contribuent plus à l'embellissement de la nature & au bien-être des hommes, qu'aucune autre classe des végétaux de la création.

*Harry.* Quoi! plus que les arbres ?

*L'Instituteur.* Oui certainement; une terre entièrement couverte d'arbres seroit sombre, mal saine, & presque inhabitable: au lieu que les prairies & les champs de blé présentent à nos yeux la plus agréable perspective, & fournissent à notre nécessaire, & même au luxe de la vie; donnez-nous du blé & de l'herbe, qu'est-ce qui manquera à notre nourriture?

*Harry.* Laissez-moi penser; j'y trouve du pain & de la fleur de farine pour les poudings ?

*George.* Oui, & le lait; car vous savez que les vaches se nourrissent d'herbe & de foin; de sorte que voilà le fromage, le beurre, & toutes les choses qu'on fait avec du lait.

*L'Instituteur.* Et n'y voyez-vous pas aussi toutes les sortes de viandes & de volailles? & pour la boisson, la bière ne se fait-elle pas avec de l'orge? nous devons tout cela principalement aux graminées.

*George.* Ah! je suis bien convaincu que



nous leur avons de très - grandes obligations.

*L'Instituteur.* A présent, retournons à la maison, dans quelque tems d'ici, vous pourrez faire une collection des différentes espèces de graminées, & apprendre à les distinguer les unes des autres.

LEÇON SUR LE THÉ.

*L'Instituteur & son Elève.*

*L'Instituteur.* VENEZ, tout est prêt pour le thé; laissez votre livre & causons un moment. Vous avez regardé bien souvent faire le thé, & je parie que vous ne vous êtes jamais demandé de quel genre étoit cette opération.

*L'Elève.* N'est ce pas une opération de cuisine ?

*L'Instituteur.* Vous pouvez bien lui donner ce nom; mais c'est proprement une opération de chimie.

*L'Elève.* De chimie! je croyois la chimie une affaire très-compliquée.

*L'Instituteur.* Oh! il y a dans la vie commune une foule de choses qui appartiennent aux sciences les plus profondes. Faire le thé, c'est ce qu'en chimie on appelle faire une infusion. On fait une infusion, lorsqu'on verse une liqueur chaude sur une substance, dans le dessein d'en extraire quelque chose. L'eau, vous le voyez, extrait des feuilles du thé leur couleur, leur goût & leur parfum.

*L'Elève.* L'eau froide ne produiroit-elle pas le même effet ?

*L'Instituteur.* Oui; mais plus lentement. La chaleur aide presque toutes les liqueurs à extraire les vertus des herbes & des autres substances: aussi les bonnes ménagères avoient autrefois l'habitude de faire bouillir leur thé, dans le but d'en tirer tout ce qu'il y a de bon: un plus grand degré de chaleur, & le mouvement de l'ébullition, agissant plus puissamment: la liqueur dans laquelle une substance a été bouillie s'appelle une décoction de cette substance.



*L'Elève.* Nous aurons donc à dîner aujourd'hui une décoction de mouton ?

*L'Instituteur.* Oui, le bouillon est une décoction tout comme le gruau & l'eau d'orge ; mais lorsqu'on met tremper quelque chose dans une liqueur froide, cela s'appelle macération. Les ingrédients avec lesquels on fait l'encre sont macérés. Dans tous ces cas, vous voyez que ce n'est pas la substance entière ; mais seulement une partie, qui se mêle avec la liqueur ; & la raison de cela, c'est qu'une partie de la substance est soluble dans la liqueur, & non pas l'autre.

*L'Elève.* Qu'est-ce que cela veut dire ?

*L'Instituteur.* Il y a solution, quand un solide jeté dans un fluide disparoît entièrement, s'incorpore à la liqueur, & & la laisse claire. Ainsi, lorsque je jette un morceau de sucre dans mon thé, il se diminue graduellement jusqu'à ce qu'il soit tout fondu, & j'en trouve le goût dans chaque goutte de mon thé ; mais le thé resté clair comme auparavant.

*L'Elève.* Le sel se fondroit-il de même ?

*L'Instituteur.* Oui ; mais si je jetois de la craie dans ma tasse, elle resteroit indissoluble au fond.

*L'Elève.* Mais elle blanchiroit l'eau ?

*L'Instituteur.* Sans doute pendant qu'on la remueroit, & ce seroit alors une diffusion. Tant que la craie resteroit mêlée avec la liqueur, celle-ci perdrait sa transparence, & ne la recouvreroit que lorsqu'avec le tems, & à l'aide du repos, la craie se seroit déposée au fond de la tasse.

*L'Elève.* Comment est-ce que la crème se mêle avec le thé ?

*L'Instituteur.* Elle n'y est qu'en diffusion, puisqu'elle fait perdre au thé sa transparence ; mais les particules de la crème étant plus fines & plus légères que celles de la craie, elles restent plus long-tems unies avec la liqueur : cependant, avec le tems, la crème peut aussi s'en séparer, monter à la surface, & laisser le thé clair. A présent, supposons que vous avez un mélange de sucre, de sel, de craie & de feuilles de thé, &



que vous le jetez dans de l'eau chaude ou froide ; quel en sera l'effet ?

*L'Elève.* Le sucre & le sel se fondront & disparaîtront, les feuilles de thé céderont leur couleur & leur goût ; la craie, je ne sais pas bien ce qu'elle deviendra ?

*L'Instituteur.* Pourquoi donc ? si l'on remuoit le mélange, la craie y seroit en diffusion & le troubleroit ; mais si on le laissoit en repos, elle ne l'altèreroit point du tout.

*L'Elève.* Alors les feuilles de thé & la craie resteroient au fond ?

*L'Instituteur.* Oui, la liqueur claire peut contenir en solution le sel, le sucre & les particules du thé qui donnent le goût & la couleur : le reste du thé & la craie demeureroient indissolubles.

*L'Elève.* D'après cela je suppose que les feuilles du thé, lorsqu'il est fait, sont plus légères qu'auparavant ?

*L'Instituteur.* Indubitablement. Si vous les prenez & que les fissiez sécher, vous trouveriez qu'elles ont perdu une partie

de leur poids que l'eau auroit gagné. Quelquefois, cependant, c'est la moindre portion d'une substance qui est soluble ; mais c'est celle qui renferme les qualités les plus remarquables. Ainsi, un très-petit morceau d'épice, communique une odeur très-forte à une grande quantité de liquide, en ne perdant qu'une très-petite partie de son poids.

*L'Elève.* Toutes les liqueurs dissolvent-elles la même substance ?

*L'Instituteur.* Nullement, car telle substance qui se dissout dans l'eau, reste indissoluble dans l'esprit de vin, ou *vice-versa* ; & c'est sur cette différence que sont fondés certains procédés curieux dans nos arts : par exemple, le vernis est une solution à l'esprit de vin de différentes gommés ou résines qui ne se dissolvent pas dans l'eau ; c'est pourquoi, quand il a été étendu soigneusement sur quelque surface, & qu'il est sec, la pluie ou l'humidité de l'air ne l'affectent pas ; & c'est le cas des beaux vernis de carrosses. D'un autre côté, le vernis fait avec



de l'eau gommée , ne peut pas être altéré avec l'esprit de vin.

*L'Elève.* Je me rappelle qu'ayant fait de l'eau gommée , & ayant laissé le vase dans une place chaude , l'eau se dessécha absolument , & laissa la gomme comme elle étoit auparavant. La même chose seroit peut-être arrivée , si , au lieu de gomme , j'avois fait dissoudre du sel ou du sucre ?

*L'Instituteur.* Oui , si vous exposiez cette solution à la chaleur , elle se dessécheroit , & vous laisseroit votre sucre & votre sel dans l'état solide où ils étoient auparavant.

*L'Elève.* Mais si j'en usois ainsi avec une jatte de thé , le résultat seroit-il le même ?

*L'Instituteur.* Non , certainement ; mais votre question demande une explication préalable. La chaleur a la propriété de réduire la plupart des substances en vapeurs. Cet effet de la chaleur s'appelle évaporation ou exhalation ; mais il s'opère en degrés très-différens selon les

différentes substances. Quelques - unes s'évaporent très-aisément , d'autres avec beaucoup de difficulté ; d'autres , enfin , malgré le feu le plus violent , ne peuvent point du tout s'élever. Les fluides en général sont plus susceptibles d'évaporation , mais ils ne le sont pas également. L'esprit de vin se réduit en vapeurs beaucoup plus vite que l'eau. Ainsi , si vous aviez un mélange de ces deux liquides , en l'appliquant à une chaleur douce , vous pourriez tirer tout l'esprit & laisser l'eau pure : celle-ci à son tour est plus évaporable que l'huile. Quelques substances solides sont fort disposées à l'évaporation. Une très - foible chaleur suffit pour chasser certains sels dans l'air. En général , cependant , les solides sont plus fixes que les fluides ; c'est pourquoi , quand un solide est dissous dans un fluide , on peut facilement le recouvrer à l'aide de l'évaporation. C'est par ce moyen qu'on tire le sel commun des eaux de la mer , ou des eaux des sources salées. Cette séparation artificielle s'opère dans



Les pays chauds par la seule force de la chaleur naturelle du soleil. Quand il ne reste plus que l'eau suffisante pour tenir le sel en solution, cette solution s'appelle saturée. A mesure de l'évaporation ultérieure de l'eau, le sel commence à se séparer, & forme de petites masses régulières qu'on nomme cristaux. Le sucre peut se cristalliser de la même manière, & alors c'est du sucre candi.

*L'Elève.* Mais qu'est-ce qu'un sirop ?

*L'Instituteur.* C'est une eau où la dose du sucre dissous n'est pas assez forte pour s'en séparer. A présent, revenons à votre question sur le thé ; en l'exposant à une chaleur considérable, ses plus fines particules, qui sont celles où le parfum réside, étant aussi volatiles que l'eau, s'en-voleroient avec elle, & quand la liqueur viendrait à se sécher, on trouveroit seulement au fond les particules qui contiennent l'âpreté & la couleur ; c'est ce qu'on appelle un extrait de plante.

*L'Elève.* Que devient la vapeur de l'eau ?

*L'Instituteur.* Elle s'élève dans l'air & s'unit avec lui ; mais, si elle est arrêtée en son chemin par quelque corps froid, elle se condense, & revient une seconde fois à son premier état. Levez le couvercle du pot à thé, & vous verrez la surface intérieure tapissée de gouttes d'une eau qui n'est autre chose que la vapeur du thé chaud qui s'est condensée. Placez un couteau ou une cuiller dans la route de la vapeur qui jaillit du chaudron, & vous les trouverez immédiatement couverts de gouttes. Cette opération de changer un fluide en vapeur pour le condenser ensuite, s'appelle distillation. Le vaisseau dans lequel on chauffe la liqueur est recouvert soigneusement par un autre, appelé le chapiteau, dans lequel la vapeur s'élève & se condense. De-là, conduite par le moyen d'un tuyau, elle passe dans un autre vaisseau qu'on nomme le récipient. C'est ainsi que toutes les odeurs suaves & les liqueurs aromatiques sont tirées des végétaux odorans, par le moyen de l'eau



ou de l'esprit. La partie odoriférante étant très-volatile, s'élève avec la vapeur de l'eau ou de l'esprit, & reste unie avec elle après la condensation: l'eau & l'esprit de lavande sont des liqueurs de cette espèce.

*L'Elève.* Mais l'eau recueillie sous l'intérieur du couvercle du pot à thé auroit-elle le parfum du thé?

*L'Instituteur.* Oui; mais à moins que le thé ne fût très-fin, vous ne pourriez guères vous en appercevoir.

*L'Elève.* Je crois avoir oui dire qu'on adoucissoit l'eau salée par la distillation?

*L'Instituteur.* Oui, & c'est une vieille découverte renouvelée dernièrement; le sel de l'eau de mer étant d'une nature fixe, ne s'élève pas avec la vapeur, c'est pourquoi, en condensant cette vapeur, on retrouve l'eau douce, & c'est aussi la méthode que la nature emploie. L'eau de l'Océan s'élève en exhalaisons, ces exhalaisons se réunissent en nuages, ces nuages se condensent, & l'eau retombe en pluie. Mais notre thé est fait, ainsi nous

pouvons terminer notre leçon de chimie.

*L'Elève.* Et c'est là réellement de la chimie?

*L'Instituteur.* Oui, certainement.

*L'Elève.* Quoi! je l'entens toute sans difficulté?

*L'Instituteur.* Je crois effectivement que vous pouvez l'entendre.

---

LES VOLEURS D'HOMMES.

---

MONSIEUR B\*\*\*. avoit l'habitude de lire à ses jeunes enfans dans la soirée quelques morceaux d'histoire choisie, & de les questionner ensuite sur ce qu'ils en pensoient: par-là il jugeoit de leurs dispositions, par-là il étoit tout naturellement acheminé à leur faire part de ses propres remarques, & à former ainsi leur cœur & leur jugement. Il leur lut un soir la narration suivante, tirée des voyages de Churchillo.



Dans quelques expéditions danoises , destinées à des découvertes sur les côtes du Groenland , on ordonnoit aux matelots d'employer la ruse & la force pour se saisir de quelques naturels du pays & les conduire à bord ; en conséquence de ces ordres , plusieurs Groenlandois furent successivement enlevés & conduits en Dannemarck. Quoiqu'ils y fussent traités avec bonté , on les voyoit fréquemment tourner leurs regards du côté du Nord , & soupirer amèrement ; ils tentèrent diverses entreprises pour échapper , en se mettant sur mer dans leurs petits canots , qu'on avoit amenés avec eux. L'un d'eux étoit déjà à la distance de trois lieues avant qu'on eut pu le reprendre ; on avoit souvent remarqué que ce pauvre homme pousoit de profonds soupirs quand il rencontroit une femme avec un enfant dans ses bras , d'où l'on devoit conjecturer qu'il avoit laissé derrière lui une femme & un enfant. Tous languissoient & mouroient misérablement l'un après l'autre. A présent

sent Edouard , dit M. B\*\*\* , quelle est votre opinion sur cette histoire ?

*Edouard.* Pauvres créatures ! je pense qu'il étoit bien barbare de les tirer de leurs habitations ?

*M. B.* C'est la vérité.

*Edouard.* Les nations civilisées ont-elles le droit de se comporter ainsi envers les sauvages ?

*M. B.* Je crois que vous pouvez , sans hésiter , répondre vous-même à cette question ; si vous étiez sauvage qu'en penseriez-vous ?

*Edouard.* J'ose dire que je trouverois ce procédé très-injuste ; mais les sauvages ont-ils les mêmes notions que nous du juste & de l'injuste ?

*M. B.* Pourquoi non ; ne sont-ils pas des hommes ?

*Edouard.* Oui , mais non pas des hommes civilisés.

*M. B.* Je ne connois de différence importante entre nous & ces peuples , que dans le degré de connoissances & de vertu possédé par les divers individus ; & je



Crois qu'il en est parmi les Groenlandois & chez d'autres peuples sauvages, qui l'emportent à cet égard sur quelques-uns de nous; dans le cas dont il s'agit, je n'hésite pas à dire que les matelots Danois se montraient de beaucoup les plus sauvages.

*Edouard.* Mais pourquoi prenoient-ils les Groenlandois ?

*M. B.* Leur prétexte étoit de les instruire dans un pays chrétien, pour les renvoyer ensuite civiliser leurs concitoyens.

*Edouard.* Et n'étoit-ce pas là une bonne chose ?

*M. B.* Certainement, si l'on en fut venu à bout par des moyens légitimes; mais ce qu'on entreprend par un acte de violence & d'injustice ne peut jamais être convenable; &, en effet, les Danois ne pouvoient apprendre aux Groenlandois rien d'assez avantageux pour compenser le mauvais exemple qu'ils leur donnoient; d'ailleurs, le pauvre peuple ne s'instruit pas volontiers à l'école de ceux qui

commencent par le traiter si rudement.

*Edouard.* Je me rappelle que le capitaine Cook amena quelques personnes d'Otaïti, & que le pauvre Lée-boo fut amené ici des Isles Pelew; mais je crois que c'étoit d'un commun accord.

*M. B.* Sans doute, & ce qui prouve que les voyageurs modernes sont bien plus honnêtes, c'est qu'ils ne se permettent point d'user de violence, même pour l'avantage apparent des peuples qu'ils visitent.

*Edouard.* J'ai lu qu'on prenoit possession d'un pays nouvellement découvert en y plantant l'étendard du roi, ou en faisant quelqu'autre cérémonie pareille, & cela, lors même que le pays est rempli d'habitans.

*M. B.* Telle étoit autrefois la coutume, & on ne peut concevoir une plus impudente moquerie du droit & de la justice; cependant, & je suis fâché de le dire, c'est là le titre sur lequel reposent les droits de la plupart des nations Européennes à leurs établissemens étrangers.



*Edouard.* Et les naturels ne pourroient-ils pas les chasser s'ils en avoient les moyens ?

*M. B.* Assurément, & pourquoi ne le feroient-ils pas ? car la force ne peut jamais donner de droit. A présent Harry, dites-moi ce que vous pensez de cette histoire.

*Harry.* Je suis étonné que ces peuples regrettent un pays aussi triste & aussi froid que se Groenland.

*M. B.* Pourquoi ? quel est le pays que vous aimez le mieux dans le monde ?

*Harry.* L'Angleterre très-certainement.

*M. B.* Mais l'Angleterre n'est ni le plus chaud, ni le plus fertile des pays. Les raisins n'y croissent point dans la campagne, ni les oranges dans les bois ou sur les haïes comme dans les climats plus méridionaux.

*Harry.* J'aîmeroîs beaucoup ces contrées ; mais l'Angleterre est mon pays natal ; vous, mainan, vous y vivez, ainsi que tous mes amis ; d'ailleurs c'est aussi un pays très-agréable.

*M. B.* Quant à votre première raison, vous comprenez que les habitans du Groenland ont précisément la même, & que le pauvre malheureux qui y avoit laissé sa femme & son enfant étoit attiré par les liens les plus forts. Pensez-vous que je pusse me séparer aisément de vous tous ?

*Harry.* Non, nous ne le pourrions pas non plus.

*M. B.* Le pays natal, quel qu'il soit, est le lieu vers lequel un bon cœur penche toujours le plus fortement. Quant à l'agrément du local, tout dépend de l'habitude ; le Groenlandois, accoutumé aux usages & aux objets de son propre pays, ne peut goûter autant ceux d'un autre. Il aime la graisse de baleine & le veau marin autant que vous aimez le bœuf & le pouding. Il trouve plus de plaisir à ramer dans son petit bateau, entre les vagues impétueuses, qu'à conduire une charrue ou un char. Il se défend contre l'hiver glacé par des habits chauds ; & les longues nuits de quelques



semaines , ces nuits que vous trouveriez si tristes , sont pour lui , dans sa demeure souterraine , le tems de l'aise , du repos & des fêtes. C'est une belle & sage disposition de la Providence que d'avoir rendu chaque partie du monde particulièrement agréable à ceux qui l'habitent. A présent, ma petite Marry, qu'est-ce que vous avez à dire ?

*Marry.* J'ai seulement à dire que s'ils me proposoient de m'emmener de la maison , je leur égratignerois le visage.

*M. B.* Bien dit , mon enfant : demeurez , personne ne veut vous emmener contre votre volonté.




---

 IX<sup>e</sup>. SOIRÉE.
 

---

 LE JOURNAL D'UNE FERME.
 

---

CHER TOM !

DEPUIS que nous nous sommes séparés, au commencement des vacances, j'ai passé la plus grande partie du tems dans une ferme en Herfordshire; j'ai couru le pays, j'ai suivi les ouvrages de la maison & de la campagne avec autant d'assiduité qu'il m'a été possible, & , dans les soirées, je me suis amusé à tenir un journal des grands événemens arrivés parmi nous; espérant que , lorsque vous serez fatigué du tourbillon de la ville, vous prendrez quelque plaisir à comparer vos occupations avec les nôtres, je l'ai copié de mon *memorandum*, afin que vous puissiez le parcourir un de ces



jours. Je vous prie, en retour, de me dire ce que vous aurez fait, & de me croire votre ami très-affectionné.

RICHARD MARKWELL

Journal 10 Juin.

LA nuit dernière nous eûmes une terrible alerte, un cri violent partit du poulailler; toutes les oies de crier, les chiens d'aboyer. Ned, le garçon qui couche dans l'écurie, de sauter bas du lit & de courir dans la cour; là, il voit un renard galopant avec un poulet dans sa gueule, & les chiens à pleine voix après lui; mais bientôt ils revinrent sans avoir pu l'atteindre. Après un examen ultérieur, on trouva le grand coq blanc couché sur la terre tout ensanglanté, ses plumes hérissées, sa crête presque arrachée, trois poulets & la poule marquée couchés morts à côté de lui. Le coq se remit; mais paroissoit terriblement épouvanté. On croit que le renard a sauté par dessus la haie du jardin, & qu'après

avoir traversé une partie de la cour de derrière, il s'est glissé dans le poulailler par une rupture de la palissade. On a fait venir John, le charpentier, pour tout raccommoder, afin de prévenir un pareil accident.

Ce matin, à la pointe du jour, la vache marquée a été heureusement délivrée d'un très-beau veau, l'un & l'autre sont bien portans, le veau doit être engraisé pour le boucher.

Les œufs de canard qui étoient couvés par la vieille poule noire, sont éclos, aujourd'hui, les petits canetons ont couru droit à l'étang, au grand effroi de la poule, qui alloit & venoit tout autour, gloussant de toutes ses forces pour les rappeler; mais ils ne la regardoient pas. Une vieille canne les a pris sous sa protection, & ils ont parfaitement nagé.

Ce matin, comme Dolly étoit occupée à traire la nouvelle vache amenée de la foire, celle-ci a donné des coups de pied qui ont renversé le seau de lait, & jeté Dolly dans la boue. Pour ce mauvais



procédé, la vache a été condamnée à avoir la tête attachée au ratelier & les jambes liées ensemble.

On observa un milan qui plânoit au-dessus de la cour, dans l'intention d'enlever quelques jeunes poulets; mais les poules appelèrent leur couvée sous leurs ailes, & les coqs se mirent en ordre de bataille, de manière que le milan fut désappointé. A la fin, un poulet qui n'étoit pas sous les regards de sa mère, s'étant écarté négligemment à quelque distance, le milan le découvrit, fondit sur lui comme un trait, & l'enleva dans ses serres; le poulet cria, toutes les poules crièrent; Ralph, le fils du fermier, qui vit le fait, prit une arme chargée, & comme le milan fuyoit avec sa proie, il tira & le fit tomber mort sur la terre, avec le pauvre poulet qui fut tué de la chute. Le corps mort du milan est cloué contre le mur, pour servir d'avertissement à ses méchans camarades.

Avant midi nous avons été allarmés par un bruit étrange qui se faisoit fort près

de nous; &, jetant les yeux vers le côté d'où il venoit, nous avons vu un grand nombre de personnes armées de poëles à frire, de bassinoires, de pèles & de pincettes, battant, sonnant, & faisant tout le tintamare possible. Bientôt j'ai découvert que c'étoient nos voisins de la ferme la plus proche qui poursuivoient un essaim d'abeilles voltigeant dans l'air au-dessus de leur tête; à la fin les abeilles se sont arrêtées sur le grand cerisier de notre verger, & se sont pendues en grappe à l'une des branches. On a dressé une échelle, un homme a mis des gants & lié un tablier sur sa tête; il est monté, & les a balayées dans une ruche dont l'intérieur avoit été frotté avec du miel & des herbes douces; mais, comme il descendoit, quelques abeilles s'étant glissées sous les gants, l'ont piqué de telle manière qu'il s'est hâté de jeter la ruche. La plupart des abeilles sont sorties, & dans leur rage elles voltigeoient impétueusement parmi la foule, piquant çà & là; le peuple fuyoit, les



femmes crioient , & le pauvre Adam, qui avoit tenu la ruche , étoit si furieusement assailli , qu'il a été forcé de se jeter à terre, & de se blottir sous un buisson de groseilles. A la fin les abeilles sont rentrées dans la ruche, où la reine étoit restée, & au bout d'une demi heure, tout étant tranquille, on a jeté un drap dessus, & on a emporté l'essaim à la maison.

Aux environs de midi, trois cochons sont entrés dans le jardin; ils bouleversent les carottes & les turneps, & faisoient beaucoup de mal, en foulant les carreaux & déracinant les plantes avec leur groin; mais le vieux mâtin Touzer courant sur eux, a saisi à belles dents leurs longues oreilles, & les a secoué si terriblement, qu'ils se sont enfuis aussi loin qu'ils ont pu.

Roger, le laboureur, quand il est venu pour dîner, a dit tout bas qu'il avoit découvert dans un des champs de la maison un nid de perdrix, où il y avoit six œufs; sur quoi le fermier y est allé & l'a détruit, disant qu'il n'élevait pas vo-

lontiers dans son blé des oiseaux qu'il ne lui étoit pas permis de prendre, qu'il faudroit laisser à quelque chasseur privilégié, qui, encore, rompoit ses clôtures en les poursuivant.

On a fait aujourd'hui un lavage de brebis; cent soixante ont été bien lavées, puis marquées & conduites dans le haut de la prairie pour s'y sécher. La plupart faisoient une grande résistance au moment où on les jetoit dans l'eau. Deux garçons traînoient le vieux bélier vers le bord, chacun d'eux le tiroit par une des cornes; un troisième le pousoit par derrière, lorsque tout-à-coup il a pris son élan, & a jeté deux de ces hommes dans l'eau, au grand divertissement des spectateurs.

A l'heure du crépuscule, le dogue métis du seigneur, qui avoit été longtemps soupçonné d'attaquer les brebis, a été pris sur le fait; il avoit tué deux agneaux & s'en régaloit, lorsque l'arrivée des fils du berger a troublé son repas. Il a incontinent sauté la haie & s'est



enfui. On a porté les cadavres à son maître, en même tems qu'une accusation contre le dogue, de meurtre prémédité; mais quand on a cherché l'accusé, il n'a pas été possible de le trouver. On a supposé qu'ayant le sentiment de sa conduite féroce, il avoit quitté le pays.

Joseph, qui couche dans le grenier au bout de la vieille maison, est venu sur l'escalier, en chemise, pâle comme la cendre, & a fort épouventé les filles. Quelques momens se sont écoulés avant qu'il ait pu s'expliquer; enfin il a dit qu'il avoit entendu un bruit terrible sur sa tête, qui ne pouvoit être occasionné que par quelqu'esprit; mais il lui sembloit avoir vu quelque chose qui bougeoit, quoiqu'il confessât d'avoir à peine osé lever les yeux. Il a conclu en déclarant qu'il passeroit plutôt toute la nuit à la cuisine que de retourner à sa chambre. Les filles étoient presqu'aussi alarmées que lui, & ne savoyent que faire. Mais le maître ayant entendu leur conversa-

tion est survenu, a insisté pour qu'on l'accompagnât sur la place, afin de découvrir ce que c'étoit que cette aventure. Ils sont tous montés au grenier, où l'on n'entendoit plus rien. Alors le maître a ordonné qu'on écartât la chandelle, & que chacun gardât un profond silence. Joseph & les filles serrés contre lui trembloient de tous leurs membres. A la fin, une espèce de ronflement ou de grognement s'est fait entendre, & s'est accru peu-à-peu. Dans les intervalles, il s'y mêloit un sifflement d'une étrange sorte. Qu'est-ce que cela? disoit tout bas Joseph, en se glissant vers la porte; les filles étoient prêtes à se trouver mal; le fermier lui-même étoit un peu déconcerté. Le bruit paroissoit venir des solives les plus voisines du chaume; un rayon de la lune qui perçoit au travers d'un trou, a fait découvrir l'ombre d'un objet qui remuoit, & en regardant avec plus d'attention, on a apperçu quelque chose de pareil à des plumes: alors le fermier, commençant à soupçonner ce que c'étoit,



a demandé une échelle courte, & ordonné à Joseph de grimper & de mettre la main dans le creux. Celui-ci a exécuté cet ordre avec beaucoup de répugnance : tout-à-coup il a retiré sa main avec un grand cri, & s'est plaint d'avoir été mordu. Cependant, recueillant tout son courage, il l'a enfoncée une seconde fois, & a tiré dehors une grosse chouette : en même tems on en a entendu une autre qui s'envoloit. La cause de l'alarme étant ainsi bien éclaircie, le pauvre Joseph a été cruellement raillé par les filles, qui pourtant avoient eu tout aussi peur que lui ; il a regagné son lit tout honteux, & la tranquillité a été rétablie dans la maison.

SUR LES MANUFACTURES.

*Le Père, Henri.*

*Henri.* MON cher père, vous observiez l'autre jour que nous avions en Angleterre beaucoup de manufactures ; je vous prie de me dire ce que c'est qu'une manufacture.

*Le père.* Ce mot s'applique aux ouvrages qui se font de la main de l'homme ; il dérive de deux mots latins, *manus* la main, & *facere* faire, c'est pourquoi on oppose les choses manufacturées aux productions que nous fournit la bonne nature, & qu'elle nous donne d'elle-même, comme les fruits, le blé, le marbre.

*Henri.* Mais on prend beaucoup de peine pour avoir le blé. Vous m'avez souvent fait remarquer combien le pain coûte au fermier ; il faut tant de travail pour labourer la terre, l'ensemencer, la purger des mauvaises herbes.

*Le père.* Cela est vrai ; mais le fermier ne fait pas le blé, il lui prépare seulement un sol & une place convenables, il détruit les obstacles que la dureté de la terre ou le voisinage des autres plantes pourroient apporter à l'étonnant & mystérieux procédé de la végétation ; mais il n'a rien à faire avec la végétation elle-même ; ce n'est pas sa main qui étend les fibres déliées des racines, qui élève la tige verte, & par



degrès forme l'épi ; ce n'est pas lui qui gonfle le grain , & le colore de ce riche brun qui avertit le laboureur du moment de prendre la faucille. Toute cette opération se consomme sans qu'il s'en mêle , & même sans qu'il la comprenne.

*Henri.* A présent j'entends ; le blé est une production , & le pain une chose manufacturée.

*Le père.* Le pain est certainement une chose manufacturée, dans la rigueur du terme ; mais , en général , nous n'appliquons pas ce mot aux choses dont la matière première est si peu changée , & si nous voulions parler du pain philosophiquement , nous dirions qu'il est une préparation de blé.

*Henri.* Le sucre est-il une chose manufacturée ?

*Le père.* Non , & par la même raison ; d'ailleurs , je n'ai pas d'idée qu'on donne cette dénomination à aucun article de nourriture : sans doute , du moins je le suppose , parce que la nourriture est d'une nature trop périssable , & s'obtient

en général par un procédé trop simple pour mériter ce nom. C'est pourquoi nous disons une raffinerie de sucre , un moulin à huile , une fabrique de chocolat , une brasserie de bière ; c'est une délicatesse de langage , car toutes les choses dont la composition ou la préparation demandent beaucoup d'art , sont proprement manufacturées.

*Henri.* On ne dit pas non plus une manufacture de peinture ?

*Le père.* Non ; mais par une raison différente. Une peinture , sur-tout si elle appartient au grand genre , est une création du génie. Elle ne peut être produite par une combinaison prédéterminée de cannavas & de couleurs : c'est bien la main du peintre qui l'exécute ; mais c'est sa tête qui travaille. Sir Joshua Reynold , quand il s'engage à faire un tableau , ne peut pas arrêter ses ouvriers , l'un pour peindre les yeux ou le nez , l'autre la bouche ou les cheveux de ses figures. Le tableau entier doit être de lui , on veut l'œuvre de ce



peintre particulier, & non celle d'un autre, qui n'ayant pas ses idées ou son habileté, ne peut le remplacer : c'est pourquoi son travail est d'une espèce plus noble & plus relevée.

*Henri.* Je vous prie de me citer en exemple une manufacture.

*Le père.* Le travail des montres est une manufacture ; l'argent, le fer, l'or & les autres métaux qu'on y emploie sont les matériaux de l'ouvrage. Mais c'est par l'art merveilleux de l'homme, qu'ils sont travaillés en cette multitude de roues & de ressorts dont cette belle machine est composée.

*Henri.* Mais n'y a-t-il pas autant d'art à faire une montre qu'un tableau ? la tête n'y travaille-t-elle pas ?

*Le père.* Certainement, l'invention originale des montres a demandé autant & plus d'habileté & de génie que la peinture ; mais l'art une fois inventé, la construction d'une montre se réduit à un travail purement mécanique, qui est à la portée de tout homme d'une capacité

commune, dirigé par certaines règles précises que la pratique lui aura rendues familières : il n'en est point de même dans la peinture.

*Henri.* Mais, mon cher papa, la composition des livres demande assurément beaucoup d'idées & d'étude, & cependant l'autre jour, à dîner, un gentilhomme dit que M. Pica avoit manufacturé un gros volume en moins d'une quinzaine.

*Le père.* C'étoit un propos satyrique, une tournure destinée à faire sentir que le livre n'étoit qu'une composition de divers auteurs ; qu'une page avoit été prise ici & l'autre là ; enfin, qu'on le devoit, non pas aux efforts du cerveau de M. Pica ; mais au travail de ses mains. C'est dans le même esprit que votre mère se plaint de ce que la crème de Londres est manufacturée ; c'est une manière piquante & concise de dire que cette crème n'est pas ce qu'elle paroît & ce qu'elle devoit être ; en effet, si elle étoit naturelle, elle seroit une pure production ; au lieu qu'altérée par un mélange



de farine, de talc, & de je ne sais quoi d'autre, elle devient une chose manufacturée; l'art a été employé là où il n'avoit rien à faire, & par-tout où il n'est pas utile il est nuisible.

*Henri.* Toutes les nations ont-elles des manufactures ?

*Le père.* Toutes, du moins celles qui sont un peu civilisées; mais très-souvent il arrive que les pays les plus pauvres naturellement sont ceux qui ont les manufactures les plus importantes, les plus étendues & les plus variées.

*Henri.* Pourquoi cela ?

*Le père.* Par la raison même que les individus qui se trouvent riches, & qui n'ont pas besoin de travailler, sont rarement aussi industrieux & aussi actifs que ceux qui dépendent pour vivre de l'exercice de leurs facultés. C'est ainsi que les Espagnols, qui possèdent les mines d'or & d'argent les plus riches, manquent des commodités de la vie dont on jouit à Londres & à Amsterdam.

*Henri.* Je le comprends; car je crois

que si mon oncle Ledger trouvoit une mine d'or dans son magasin, il fermeroit bientôt sa boutique.

*Le père.* Je le crois aussi. Il n'est cependant pas facile d'établir des manufactures chez une nation très-pauvre. Leur invention demande la science & le génie; leur établissement exige l'art & l'adresse; l'ordre & la paix sont nécessaires à leur prospérité; il faut une nombreuse réunion d'hommes pour combiner ensemble ces entreprises, & les pousser ensuite avec une patiente & persévérante industrie. Elles ne peuvent donc exister sans le secours des lois & du gouvernement: aussi, quand vous voyez une nation qui a des manufactures étendues, vous pouvez être assuré qu'elle est civilisée, & que chez elle les propriétés sont scrupuleusement respectées, & soigneusement protégées. Les manufactures demandent de grands frais pour leur premier établissement, des machines coûteuses pour abrégier le travail des mains, de l'argent & du crédit pour acheter les



matériaux dans des pays éloignés : il n'y a pas une des plus simples manufactures de la Grande - Bretagne , qui , pour quelqu'un de ses procédés, puisse se passer des productions de quelque partie éloignée du globe , telle que l'huile , drogues , vernis , mercure , &c. &c. Il est donc besoin de vaisseaux & d'une correspondance amicale avec les nations étrangères pour le transport & l'échange de leurs productions : si nous n'étions pas une nation aussi commerçante , nous ne serions pas une nation industrielle. Il faut du tems aux manufactures pour prendre racine quelque part ; leur excellence dépend souvent de causes singulières , par exemple , d'une qualité particulière de l'air ou de l'eau , du site , ou de quelqu'autre circonstance locale , quelquefois difficile à déterminer. Ainsi j'ai ouï dire que les femmes d'Irlande filent mieux que les Angloises , parce que l'humidité du climat leur rend la peau plus douce & les doigts plus flexibles , & pour vous présenter un autre exemple ,

ple , nous ne pouvons pas donner à l'écarlate un aussi bel éclat que les Français , uniquement peut-être à cause du climat : notre air n'est pas aussi pur que le leur. Mais quoiqu'il faille réunir tant de choses pour la perfection des manufactures les plus curieuses & les plus compliquées , toutes les nations possèdent celles qui sont appropriées aux besoins ordinaires de la vie : les métiers de tisserand & les forges sont particulièrement de la plus haute antiquité.

*Henri.* Oui , je me rappelle qu'Hector renvoyoit Andromaque dans son appartement , pour travailler au métier avec ses suivantes. Je me souviens aussi du bouclier d'Achille.

*Le père.* Fort bien : vous vous rappelez peut-être aussi , dans une époque antérieure , le beau linge d'Egypte ; & pour remonter encore plus haut , l'ouvrage en airain & en fer fabriqué par Tubalcaïn avant le déluge.

*Henri.* Qu'est-ce qui est le plus im-



portant , de l'agriculture ou des manufactures ?

*Le père.* L'agriculture est plus nécessaire , parce qu'il faut d'abord que les hommes vivent ; mais presque tous les biens & les plaisirs de la vie sont produits par les manufactures.

*Henri.* Mais pourquoi sommes - nous obligés de prendre tant de peine pour nous rendre heureux ?

*Le père.* Pour exercer l'industrie de l'homme , la nature l'a pourvu de matériaux ; elle verse à ses pieds avec profusion les bijoux , les métaux , les teintures , la cire , le marbre , le bois , les racines , les peaux , les plantes , les écorces , les pierres , les gommes & les minéraux de toute espèce : elle lui a de plus donné des outils.

*Henri.* Je ne sais pas quels outils la nature nous a donnés ?

*Le père.* Vous ne le savez pas ! ce sont ces deux instrumens que vous portez toujours avec vous , si forts , & cependant si flexibles , emboîtés si délicatement ,

partagés en cinq cônes oblongs , qui , au moyen de leurs divisions inégales , peuvent se contracter ou s'étendre à volonté ; qui ont à leur extrémité un sentiment si merveilleusement fin , & qui sont renforcés & défendus par des cornes.

*Henri.* Les mains ?

*Le père.* Oui : la supériorité de l'homme sur les animaux , quant à la forme extérieure , ne lui est pas moins assurée par ses mains , qu'elle ne l'est , relativement à l'ame , par le don de la raison. La trompe de l'éléphant possède quelque peu de ce sentiment exquis & de cette flexibilité des mains , & en latin elle s'appelle de ce nom. Aussi cet animal a-t-il toujours été cité comme la plus sage des brutes. En donnant les mains à l'homme , la nature lui a dit ; exerce ton adresse & travaille. Aussitôt que l'homme s'élève au-dessus de l'état sauvage , il commence à inventer , & à faire quelque chose pour améliorer sa triste condition. Rappelez-vous un morceau de Thomson, où il nous peint l'industrie s'avançant vers l'homme



jusqu'alors pauvre , transi , misérable , & lui enseignant les arts de la vie. « Elle » lui apprit à façonner les bois , à tailler la pierre , jusqu'à-ce que l'art de bâtir , grossier d'abord , parvint par « degrés à la perfection. Elle dépouilla » l'homme de ses fourures souillées de sang , le vêtit de laine & de soie , ou » de flottantes robes de lin. »

*Henri.* Des ouvrages aussi curieux supposent bien des espèces de connoissances ; quelle est celle qui est la plus nécessaire ?

*Le père.* Il n'en est aucune qui ne puisse servir dans l'occasion ; mais les deux sciences qui aident le plus puissamment les manufactures , sont la mécanique & la chimie : la première pour l'établissement des moulins , pour le travail des mines , pour la construction des roues , des coins , des poulies , & de tous les engins destinés , soit à abrèger le travail de l'homme en l'accéléérant , soit à exécuter ce dont ses forces seules n'auroient pu venir à bout. La seconde pour

fondre les métaux & blanchir , pour extraire les vertus de différentes substances destinées à des usages particuliers. Faire du savon , par exemple , est une opération de chimie ; & un chimiste ingénieux vient de trouver un moyen de blanchir une pièce de drap dans quelque heures , ce qui , en suivant les procédés communs , est l'affaire de quelques semaines. Vous avez oui parler de sir Richard Arkwright , qui est mort dernièrement.

*Henri.* Oui , j'ai entendu dire que sa première vocation avoit été celle de barbier , & qu'il rasoit les gens du peuple pour un sol ?

*Le père.* En effet ; mais ayant un talent particulier pour les mécaniques , il a inventé , ou du moins perfectionné , une machine avec laquelle une paire de mains peut faire l'ouvrage de vingt ou de trente ; & comme dans ce pays chacun peut s'élever par son seul mérite , sa fortune étoit devenue l'une des plus considérables du comté , & il avoit quelques centaines d'ouvriers sous ses ordres. Le roi lui a



donné la permission de mettre le titre de *sir* devant son nom.

*Henri.* Cette permission lui procura-t-elle quelque avantage ?

*Le père.* Elle lui fit plaisir, je le suppose, autrement il ne l'auroit pas acceptée ; & vous conviendrez que si les titres doivent honorer ceux à qui on les confère, c'est lorsqu'ils sont le prix de quelque service utile. Arkwright avoit coutume de dire, que s'il vivoit assez longtems pour perfectionner ses inventions, il mettroit une toison brute dans une boîte, & qu'elle en ressortiroit en drap fabriqué.

*Henri.* Que vouloit-il dire par-là ? y avoit-il dans cette boîte quelque fée, qui d'un coup de baguette put changer cette toison en drap ?

*Le père.* Il avoit à ses ordres les seules féeries qui ont toujours eu le pouvoir des métamorphoses, l'art & l'industrie. Il vouloit dire qu'il inventeroit tant de machines, de roues & de rouages, que l'action de peigner, de carder,

de filer, & bien d'autres encore, pourroient s'opérer par un mécanisme presque indépendant des mains de l'homme.

*Henri.* Je crois que si l'on ne me l'avoit pas dit, je n'aurois jamais soupçonné que mon habit provint du dos d'une brebis.

*Le père.* Il vous étoit effectivement difficile de l'imaginer ; mais il y a tel ouvrage manufacturé, dont la matière est beaucoup plus changée que ne l'est celle des draps de laine. Quoi de plus chétif en apparence que le sable & les cendres ? auriez-vous soupçonné que quelque chose de beau put sortir de ce mélange ? cependant les fourneaux le transforment en ce cristal transparent, que nous appelons glace, qui brille & étincelle avec tant d'éclat, qu'on le diroit paîtri d'une lumière mobile & vivante.

*Henri.* Il y a une boutique de glaces à Londres, qui me fait toujours penser au palais d'Aladin ?

*Le père.* Il est certain que si un homme qui n'auroit aucune idée des manufactu-



res, voyoit une de nos principales boutiques, il croiroit que tous les trésors de Golconde y sont concentrés. Et qui pourroit encore supposer, en voyant ces tiges vertes d'une plante, qu'elles peuvent être façonnées en un tissu moelleux, doux, aussi blanc que la neige; si ferme, & en même tems si flexible, qu'il enveloppe les membres, & s'adapte à chaque mouvement du corps! qui pourroit soupçonner que les fibres de ces tiges sont faites pour flotter en plis légèrement ondulés, comme dans nos linons & nos batistes, non moins belles, je le présume, que ces draperies transparentes que les Romains appeloient *ventus textilis*, tissus aériens.

*Henri.* Je m'étonne que des fileuses puissent faire du fil aussi beau?

*Le père.* Leurs doigts doivent avoir la touche d'une araignée, & vous savez qu'Arachné étoit une fileuse. Les dentelles sont encore un plus beau produit du lin; c'est un de ceux où la matière première est le plus embellie. Com-

bien de fois croyez-vous qu'il faut doubler le prix d'une livre de lin, pour la payer quand elle est transformée en dentelles?

*Henri.* Bien des fois, je suppose.

*Le père.* Le lin le plus fin vaut jusques à quatorze pence la livre: on fait à Valenciennes, dans la Flandre française, des dentelles de dix guinées l'aune, & même plus, à ce que je crois; mais tenons nous en à dix guinées: cette aune de dentelles ne pèsera probablement qu'une demi-once; quelle est la valeur d'une demi-once de lin? comptez-le.

*Henri.* Elle revient à un liard & trois quarts?

*Le père.* Fort bien: à présent, dites-moi, combien de fois cette valeur originaire est multipliée dans la dentelle.

*Henri.* Prodigieusement! la dentelle vaut 576 fois autant que le lin avec lequel elle est faite.

*Le père.* Cependant, n'y a-t-il point d'autre matière qui profite encore plus que le lin?



*Henri.* Quelle peut-elle être ?

*Le père.* Le fer. Le prix du fer est de dix schelings les cent livres, ce qui n'est pas tout-à-fait un liard pour deux onces. Hé bien ! vous avez vu quelques beaux aciers taillés comme des diamans ?

*Henri.* J'ai vu des boucles, des épingles, des chaînes de montre.

*Le père.* Vous pouvez donc vous en former une idée; mais vous n'avez vu que de l'espèce la plus commune. A Woodstock en Oxfordshire, il s'est fait une chaîne destinée pour la France, qui pesoit seulement deux onces, & coûtoit 170 louis; calculez de combien de fois sa première valeur s'étoit accrue.

*Henri.* Quel prodige! elle valoit 163,000 fois le fer avec lequel elle avoit été faite.

*Le père.* Vous voyez ce que peuvent faire les manufactures. Ici, l'homme est une espèce de Créateur. Et, comme le grand Créateur, il peut se complaire dans son ouvrage, & dire, il est bon. Dans la manufacture de l'acier, les Anglais ont l'honneur de surpasser le reste du monde.

*Henri.* Quelles sont les principales manufactures de l'Angleterre ?

*Le père.* Nous en avons une si grande quantité, que je ne prétends pas les énumérer; mais notre principale manufacture est en étoffes de laine. L'Angleterre abonde en beaux & vastes pâturages qui nourrissent un grand nombre de brebis, aussi notre laine a-t-elle toujours été un article de commerce important; mais pendant long-tems nous n'avons pas connu la manière de la travailler; nous étions dans l'usage de la vendre aux Flamands ou aux Lombards, qui en faisoient des draps. En 1326, Edouard invita quelques ouvriers Flamands à venir nous enseigner cet art; mais on ne fabriqua guères jusqu'au règne d'Henri VII. Nos vieillards se souviennent encore des foibles commencemens des villes de Manchester & de Birmingham, qui depuis se sont élevées à un si haut degré d'importance; la première, pour le coton & les belles mousselines, la seconde, pour la coutellerie & la quincaillerie. Sur ces objets,



nous surpassons , dans ce moment toute l'Europe. Dans ces dernières années , on a fabriqué chez nous ce qu'il y avoit encore eu de plus beau en tapis & en tapisseries. Nos horloges & nos montres sont très-estimées ; la vaisselle de terre dont nous usons communément , & les élégans assortimens pour les tables à thé que nous admirions hier dans notre visite , appartiennent à une manufacture très-considérable , dont le siège est près de Newcastle en Staffordshire. La principale poterie y appartient à un excellent chimiste , homme de beaucoup de goût. C'est lui , qui , aidé d'un associé , homme aussi très-distingué , & qui est mort depuis , a donné à notre argile plus de valeur que n'en a la plus belle porcelaine de la Chine. Il l'a moulée en formes aussi gracieuses & aussi belles que celles qu'on admire dans les précieux restes des artistes Grecs & Etrusques. Dans les ouvrages plus communs , il l'a peinte sur les dessins les plus élégans ; il l'a formée en écailles , en feuilles , tressée

comme l'osier , & autour de ces paniers nouveaux si légèrement tissés , il a étendu des guirlandes d'un feuillage ductile. Enfin , il a rempli nos cabinets , & couvert les tablettes de nos cheminées , d'urnes , de lampes & de vases , sur lesquels sont finement dessinés , & du trait le plus pur , les plus belles formes & les draperies flottantes d'Herculaneum : en un mot , il a donné à nos maisons un air classique , & a fait de nos salons & de nos salles à manger des écoles de goût. Je dois ajouter que les ouvrages de cette belle manufacture sont très-recherchés sur le continent. L'impératrice de Russie en a tiré quelques magnifiques services , & dernièrement on en a envoyé un au roi d'Espagne , que ce prince destine à l'archevêque de Tolède , & qui coûte mille livres sterlings. Un de ces matins vous pourrez traverser les salles du magasin de Londres.

*Henri.* J'aurai beaucoup de plaisir à visiter les manufactures , depuis que vous m'en avez dit tant de choses curieuses.



*Le père.* Vous ferez très-bien : il est beaucoup plus satisfaisant pour un esprit cultivé de voir faire une épingle , que de courir après les divertissemens à la mode , suivis en foule par des jeunes gens à moitié ruinés. Je veux vous donner quelques renseignemens sur une des plus ingénieuses de ces manufactures , celle du papier.

*Henri.* Je vous en prie , mon cher père.

*Le père.* Ce sera pour une autre soirée : à présent il est tard ; bonne nuit.




---

X<sup>e</sup>. SOIRÉE.

---

LE POISSON VOLANT.

LE poisson volant, dit la fable, n'avoit point d'ailes autrefois ; mais , naturellement inquiet & ambitieux , il murmuroit d'être toujours confiné dans les eaux , & souhaitoit de s'élever dans l'air. Si je volois comme les oiseaux , disoit-il , non-seulement je jouirois des beautés de la nature , mais je pourrois encore échapper à ces poissons qui me poursuivent continuellement & rendent ma vie si misérable. Il adressa donc une pétition à Jupiter pour une paire d'ailes. Soudain il s'apperçoit que ses nageoires s'étendent , qu'elles deviennent de la longueur de son corps , & assez fortes pour le soutenir dans les airs. Enchanté d'abord de sa nouvelle faculté , il regar-



doit avec dédain ses anciens compagnons ; mais bientôt il se vit exposé à de nouveaux dangers , lorsque volant dans les airs , il fût poursuivi par les oiseaux du tropique. Pour se mettre en sûreté , il replongea dans l'eau , mais si fatigué de son vol , qu'il fut moins en état que jamais d'échapper à ses anciens ennemis. Se trouvant donc plus malheureux qu'au-paravant , il conjura Jupiter de reprendre son présent. Le Dieu lui répondit : quand je vous ai donné les ailes , je savois bien qu'elles seroient un fléau pour vous ; mais votre orgueil & votre inquiétude le méritoient. Vous les avez demandées comme une faveur , maintenant gardez-les comme une punition.



LEÇON SUR L'ART DE DISTINGUER.

*Le Père, Charles.*

*Le père.* VENEZ-ici, Charles : qu'est-ce que vous voyez paître dans la prairie devant vous ?

*Charles.* C'est un cheval.

*Le père.* Quel cheval ?

*Charles.* Je ne sais : je ne l'avois jamais vu précédemment.

*Le père.* Si vous ne l'aviez jamais vu , comment savez-vous que c'est un cheval ?

*Charles.* Parce qu'il ressemble à tous les autres chevaux.

*Le père.* Tous les chevaux se ressemblent-ils ?

*Charles.* Oui.

*Le père.* S'ils se ressemblent tous , comment distinguez-vous un cheval d'avec un autre ?

*Charles.* Ils ne sont pas entièrement semblables.



*Le père.* Mais ils le sont assez pour que vous puissiez facilement distinguer un cheval d'une vache ?

*Charles.* Oui, sans doute.

*Le père.* Ou d'un chou ?

*Charles.* Un cheval, d'un chou ! oh assurément, je le puis.

*Le père.* Très-bien : dites-moi donc, si vous le savez en quoi un cheval diffère d'un chou ?

*Charles.* Rien de plus facile ; un cheval est vivant.

*Le père.* Vous avez raison ; & comment appelle-t-on les êtres vivans ?

*Charles.* Je crois que tout ce qui vit s'appelle animal.

*Le père.* Fort bien : mais pourriez-vous me dire ce qu'un cheval & un chou ont de commun ?

*Charles.* Quoique ce soit, je pense.

*Le père.* Vous vous trompez ; il y a un trait par lequel la plus chétive mousse qui croît sur le mur se rapproche des plus grands hommes & des anges.

*Charles.* Parce que Dieu a fait les uns & les autres ?

*Le père.* C'est cela. Comment nommez-vous les choses qui ont été faites ?

*Charles.* Créatures.

*Le père.* Un cheval est donc une créature ; mais une créature vivante, c'est-à-dire un animal ?

*Charles.* Et un chou est une créature morte, voilà la différence.

*Le père.* Pas tout-à-fait. Ce qui n'a jamais vécu ne sauroit être mort.

*Charles.* Comment l'appellerai-je donc, s'il n'est ni mort, ni vivant ?

*Le père.* Une créature inanimée. Il y a une création animée & une création inanimée ; les plantes, les pierres, les métaux, sont de la dernière ; les chevaux appartiennent à la première.

*Charles.* Mais le jardinier m'a dit quelquefois que mes choux étoient morts, & quelquefois qu'ils étoient vivans.

*Le père.* Cela peut être, les plantes ont une vie végétative, un principe d'accroissement & de décadence, qui leur est commun avec tous les corps organisés ; mais elles n'ont point de sensations, au



moins nous ne leur en connoissons point ; ainsi elles n'ont pas la vie dans le même sens où les animaux en jouissent ?

*Charles.* Un cheval s'appelle donc un animal ?

*Le père.* Oui ; mais un saumon est un animal , & un moineau aussi : comment distinguerez-vous un cheval de ceux-là ?

*Charles.* Un saumon vit dans les eaux , & nage ; un moineau vole , & vit dans l'air.

*Le père.* Je pense qu'un saumon ne pourroit pas se promener sur la terre , lors-même qu'il auroit la faculté de vivre hors de l'eau ?

*Charles.* Non , sans doute : il n'a point de jambes.

*Le père.* Et un oiseau ne pourroit pas galoper comme un cheval ?

*Charles.* Non : il pourroit sauter sur ses deux petites jambes.

*Le père.* Combien un cheval a-t-il de jambes ?

*Charles.* Quatre.

*Le père.* Et un bœuf ?

*Charles.* Quatre aussi.

*Le père.* Et un chameau ?

*Charles.* Quatre encore.

*Le père.* Connoissez - vous quelqu'animal vivant sur la terre qui n'ait pas quatre jambes ?

*Charles.* Je ne crois pas ; ils ont tous quatre jambes , excepté les vers & les insectes.

*Le père.* Vous vous rappelez , je suppose , comment on nomme un animal à quatre jambes , vous avez cela dans votre petit livre ?

*Charles.* Un quadrupède.

*Le père.* Ainsi donc un cheval est un quadrupède ; par-là nous le distinguons des oiseaux , des poissons & des insectes.

*Charles.* Et des hommes.

*Le père.* Cela est vrai ; mais si vous vouliez parler des oiseaux , vous ne pourriez pas les distinguer aussi facilement de ces derniers.

*Charles.* Comment ? un homme ne ressemble point à un oiseau.

*Le père.* Cependant un ancien philo-



sophe ne trouvoit d'autre manière de les distinguer qu'en appelant l'homme un animal à deux pieds sans plumes ?

*Charles.* Je trouve qu'il étoit bien sot, car ils ne se ressemblent point du tout quoiqu'ils aient chacun deux jambes.

*Le père.* Un autre ancien philosophe, nommé Diogène, étoit de votre opinion ; il dépouilla un coq de ses plumes, & le portant à l'école où Platon instruisoit ses disciples, il dit : voilà l'homme de Platon pour vous.

*Charles.* J'aurois voulu y être, j'aurois bien ri.

*Le père.* Je le crois, mais avant que de rire des autres, voyons ce que nous pouvons faire nous mêmes. Nous n'avons encore rien trouvé qui distingue un cheval d'un éléphant ou d'un rat de Norwège.

*Charles.* Oh ! cela est assez facile : un éléphant est très-gros, un rat très-petit ; un cheval n'est ni gros ni petit.

*Le père.* Avant d'aller plus loin, voyez ce qui est sur le pan de votre habit.

*Charles.* C'est un papillon : il est prodigieusement grand, je n'en ai jamais vu de pareil.

*Le père.* Cependant vous appelez le papillon grand, & le rat petit.

*Charles.* Il est très-grand pour un papillon.

*Le père.* Il est plus grand qu'un rat ; sans doute.

*Charles.* Non, certainement.

*Le père.* En effet, vous voyez que grand & petit sont des termes relatifs.

*Charles.* Je n'entends pas bien cette phrase.

*Le père.* Elle veut dire que ces termes n'ont pas en eux-mêmes une signification précise & déterminée ; mais qu'ils en prennent une différente, selon les idées auxquelles ils sont associés, & les différentes positions dans lesquelles on les place. Ainsi, un papillon est grand, comparé à ceux de son espèce, & petit, comparé avec quelqu'autre espèce d'animaux. D'ailleurs, il n'y a point de circonstance qui varie plus que la grandeur



des individus. Si vous vouliez donner l'idée de la grandeur d'un cheval, vous diriez qu'il est beaucoup plus grand qu'un chien; cependant, prenez le plus petit cheval Ecossois & le plus grand chien Irlandois, vous les trouverez à-peu-près égaux. La grandeur n'est donc pas une circonstance par laquelle vous puissiez exactement distinguer un animal d'un autre; la couleur n'est pas non plus un caractère distinctif.

*Charles.* Non, il y a des chevaux noirs, bais, blancs & pies.

*Le père.* Mais vous n'avez pas vu cette diversité de couleurs chez d'autres animaux; chez les lièvres par exemple.

*Charles.* Cela est vrai, un lièvre est toujours brun.

*Le père.* Ne faites pas fond sur cette circonstance; elle ne vous aideroit point à donner l'idée d'un lièvre à un montagnard ou à un habitant de la Sibérie, car les leurs sont tous blancs comme neige. Il faut donc trouver quelques autres circonstances qui ne varient pas, comme

comme la grandeur, la couleur & même la forme; elles ne seront peut-être ni aussi apparentes ni aussi frappantes; regardez aux pieds des quadrupèdes, sont-ils tous semblables?

*Charles.* Non, quelques-uns ont de longues griffes pointues, d'autres ont le pied épais & sans griffes.

*Le père.* Le pied épais & recouvert de corne, n'est-ce pas?

*Charles.* Oui, on appelle je crois ces pieds là des sabots.

*Le père.* Et les pieds qui ne sont pas recouverts de corne, mais divisés en griffes ou en ongles, se nomment digités, du mot latin *digitus* un doigt. Vous avez alors une grande division de quadrupèdes en sabotés & en digités: dans quelle division est le cheval?

*Charles.* Il est saboté.

*Le père.* Il y a différentes espèces de chevaux; n'en avez-vous jamais vu qui ne fut pas saboté?

*Charles.* Non, jamais.

*Le père.* Vous ne croyez pas qu'il y



ait aucun risque qu'un étranger vienne nous dire ; Messieurs, les chevaux sont sabotés dans votre pays , cela est vrai, mais dans le nôtre, qui est sous un climat différent, & où nous leur donnons une autre nourriture, ils ont des ongles ?

*Charles.* Non ; j'ose assurer que cela n'arrivera pas.

*Le père.* Voilà qui va à nos fins. Nous avons trouvé un caractère facile à remarquer, qui appartient toujours à l'animal, sous toutes les variétés de situation & de traitement. Mais un bœuf est saboté, une brebis l'est aussi ; nous devons donc chercher quelqu'autre caractère distinctif. Je suppose que vous vous êtes souvent arrêté devant la boutique d'un maréchal pour voir ferrer des chevaux ; comment leur sabot est-il fait ?

*Charles.* Il est rond, & tout d'une pièce.

*Le père.* Celui du bœuf est-il fait de même ?

*Charles.* Non, il est divisé.

*Le père.* Un cheval n'est donc pas seulement saboté. Il a le sabot tout d'une

pièce. A présent, combien y a-t-il dans le monde de quadrupèdes sabotés tout d'une pièce ?

*Charles.* En vérité je ne le sais pas.

*Le père.* Parmi les animaux que nous connoissons, soit dans ce pays, soit sur le reste du globe, il n'y a que le cheval, l'âne, & le zébre, qui est une espèce d'âne sauvage ; vous voyez que nous sommes tout près d'arriver à notre but, il nous reste seulement à distinguer le cheval d'avec l'âne.

*Charles.* Cela est facile, je crois ; je serois très-fâché que personne s'avisât de prendre mon petit cheval pour un âne.

*Le père.* Cela est cependant moins facile que vous ne l'imaginez ; les yeux les distinguent promptement à l'air & à l'apparence ; mais les naturalistes ont été embarrassés à trouver une différence spécifique qui put servir à une définition ; quelques-uns l'ont tirée des oreilles, d'autres de la crinière & de la queue. Quelle espèce d'oreilles a un âne ?

*Charles.* Il les a très-longues & très-



lourdes , les oreilles d'âne font toujours rire.

*Le père.* Et les chevaux ?

*Charles.* Les chevaux les ont petites , délicatement formées , & droites.

*Le père.* Et pour la crinière , n'y a-t-il pas de différence entr'eux ?

*Charles.* Le cheval l'a longue , belle & flottante , l'âne en a à peine une.

*Le père.* Et la queue du cheval , n'est-elle pas plus garnie de poils que celle de l'âne ?

*Charles.* Oui , les ânes ont seulement quelques longs poils au bout de la queue ; mais les chevaux , quand on ne la leur a pas coupée , l'ont touffue & très-longue.

*Le père.* Par parenthèse , il est pitoyable de les mutiler ainsi. Mais réunissons à présent les particularités que nous avons trouvées. Un cheval est un quadrupède qui a le sabot d'une seule pièce , les oreilles courtes & droites , la crinière flottante , & la queue entièrement garnie de longs poils. Pensez-vous qu'il y ait quelqu'autre animal dans le monde qui réunisse les mêmes particularités ?

*Charles.* Je ne le crois pas.

*Le père.* En voilà assez pour le distinguer des différentes tribus de la création que nous connoissons ; mais que croyez vous que nous venons de faire ?

*Charles.* Je ne sais pas.

*Le père.* Une définition. Faire une définition , c'est distinguer clairement une certaine chose de toutes les autres , en y employant le moins de mots qu'il est possible. Dans ce but , il faut d'abord séparer le sujet qu'on veut définir de ceux avec lesquels il n'a qu'une ressemblance générale , ensuite de ceux qui se rapprochent de lui par un plus grand nombre de rapports , & ainsi successivement , jusqu'à ce qu'en écartant de cette manière tous ceux qui n'ont pas certaines qualités qu'on lui avoit remarquées , on parvienne enfin à l'isoler absolument , lui , ou son espèce. Ce procédé ressemble à un genre de chasse pratiqué dans certains pays : on fait d'abord une grande enceinte avec des filets , des chiens & des cavaliers ; on la restraint par degrés en appro-



chant toujours davantage les filets , & poussant ainsi le gibier devant soi , jusqu'à ce qu'enfin on se resserre dans un cercle assez étroit pour que le chasseur n'ait qu'à frapper sa proie. De même nous avons chassé ce cheval jusqu'à ce que nous l'ayons tenu serré par la queue & les oreilles. Je vous observe , que dans la définition que les naturalistes donnent de cet animal , ils font presque tous mention de six dents à chaque machoire ; ils ont trouvé la circonstance des dents très - convenable pour caractériser les grandes classes ; mais comme elle n'est pas absolument nécessaire ici , je l'ai omise. Une définition est d'autant plus parfaite , qu'elle employe moins de particularités ; & il suffit qu'on puisse prononcer avec certitude que l'objet dont on s'occupe est bien l'objet défini , & non aucun autre quelconque.

*Charles.* Mais , papa , si je n'avois jamais vu un cheval , cette définition ne m'auroit pas appris quelle espèce d'animal c'étoit ?

*Le père.* Essayez comment vous pourriez vous donner l'idée d'un cheval.

*Charles.* Je pourrois dire que c'est une grande & belle créature , qui se cabre & qui caracole , qui a les jambes minces , le poil lisse , le regard dédaigneux ; qui balaye la terre avec sa queue , qui renifle & hennit avec force , secoue vivement sa tête , & court avec la rapidité du vent.

*Le père.* Vous avez appris l'autre jour quelques vers , sur le cheval ; dites - les moi :

*Charles.* « Ainsi , le coursier fougueux » s'échappe en rompant ses liens , & » dans sa course rapide , fait résonner » la terre sous ses pas. Le fier animal » cherche les eaux qu'il a coutume de » fréquenter : il y plonge ses flancs lisses » & fumans ; puis il lève sa tête orgueilleuse & secoue sa crinière ondoyante. » Il répète les hennissemens de ses compagnes : il bondit , il s'élance , & revient à ses pâturages. »

*Traduction d'Hom. par Pope.*



*Le père.* Fort bien ; mais ce n'est pas une définition que vous venez de faire, c'est une description.

*Charles.* Quelle différence y a-t-il ?

*Le père.* Une description est destinée à nous présenter un objet comme si nous le voyons ; elle doit être complète. Une définition ne nous donne point l'idée de l'objet que nous n'aurions pas vu, elle nous dit plutôt ce qu'il n'est pas que ce qu'il est ; elle nous donne des marques caractéristiques d'après lesquelles on ne peut le confondre avec un autre ; & c'est-là l'usage de l'utile méthode de classer les choses. Les auteurs anciens nous ont laissé beaucoup de descriptions, mais faites si négligemment, que nous ne pouvons juger de quels animaux ils ont voulu parler ; au lieu que s'ils avoient donné des définitions, trois lignes nous les auroient fait reconnoître avec certitude.

*Charles.* J'aime mieux une description, papa.

*Le père.* Cela ne m'étonne pas, j'aurois

pensé de même à votre âge. Souvenez-vous, cependant, que rien n'est plus utile que de savoir se former des idées précises, & de pouvoir les exprimer avec exactitude : je ne vous ai pas donné une définition pour vous apprendre ce qu'est un cheval ; mais pour vous apprendre à penser.

LE PHÉNIX.

*Fable.*

UN jour un phénix, qui avoit long-tems habité les déserts solitaires de l'Arabie, s'approcha assez des habitations de l'homme pour rencontrer une colombe ; elle étoit posée sur son nid, les ailes étendues, & couvoit tendrement ses petits, en attendant sa compagne, qui fourrageoit au-dehors pour leur rapporter de la nourriture. Le phénix, avec une espèce de compassion insultante, lui dit : pauvre mère ! que je te plains. Confinée



à la même place, rabaisée à des soins domestiques, tu es continuellement occupée ou de pondre tes œufs, ou de pourvoir à tes petits, & tu épuises ta vie & tes forces à perpétuer une race foible & sans défense. Pour moi, je vis exempt de soins, de fatigues & d'infortunes; si je me nourris, c'est du moins d'aromates & de gommes précieuses: si je vole, c'est au-travers des régions de l'air les plus élevées & les moins connues; & quand par hasard les hommes m'apperçoivent, ils me fixent avec une curiosité mêlée d'admiration: personne ne contrôle mes courses; je n'ai aucun être à soigner; quand j'ai accompli mes cinq siècles de vie & contemplé les révolutions des âges, je m'évanouis plutôt que je ne meurs, &, sans que je m'en occupe, un successeur renaît de mes cendres. Je suis une image du soleil que j'adore, je me glorifie d'être comme lui, seul & sans pareil. Phénix, lui répondit la colombe, tu affectes de me plaindre, & moi je te plains sincèrement.

tu vis seul dans un désert qui n'est sillonné par aucune route, qui n'est habité par aucun être vivant; tu es sans amis, sans parens; tu n'as point de petits à qui tu rendes des soins, & qui t'en récompensent. Une longue vie, que dis-je, l'immortalité même, seroit une malédiction pour moi, si elle m'étoit accordée à de pareilles conditions. Je sais bien que ma vie doit être courte, c'est pourquoi je l'emploie à élever une nombreuse postérité, & j'ouvre mon cœur à toutes les douceurs du bonheur domestique; je me fais aimer de l'homme, je me fais chérir de ma compagne, & je laisse après moi des traces de mon existence.

Quant au soleil, auquel tu as la présomption de te comparer; cet être glorieux est si différent de toutes les créatures terrestres, il leur est si supérieur, qu'assurément il ne leur sied pas de s'égaliser à lui, ou de déterminer quelle est sa nature. Il y a cependant entre cet astre & toi une différence évidente, & que



tu peux saisir. Le soleil est seul, il est vrai; mais il produit, ici tout bas par sa chaleur féconde; & , quoiqu'il brille à une distance prodigieuse au - dessus de nos têtes, chaque moment il nous donne lieu de bénir ses rayons : au lieu que toi, enorgueilli de ta grandeur imaginaire, tu passes ta longue existence dans une suite de rêves sans utilité comme sans bonheur.

---

LA MANUFACTURE

*de papier.*

---

*Le père.* JE vous ai promis de vous donner une idée de l'utile & ingénieuse manufacture du papier, dont la base est elle-même le produit d'une manufacture. Cette belle & délicate substance se tire de matériaux tout-à-fait chétifs & dégoûtans; de vieux haillons qui ont passé d'un pauvre à un autre, & qui à la fin sont

peut-être tombés en lambeaux de dessus le corps des enfans de mendiens; on les ramasse soigneusement dans les balayures, & on les vend à des Juifs qui font métier de les recueillir & de les revendre à des marchands de chiffons, qui les paient depuis deux à quatre sols la livre, selon leur qualité. Quand ceux-ci en ont une quantité suffisante ils les livrent aux propriétaires de moulins à papier. Là, les chiffons sont d'abord remis à des femmes qui les nettoient, les trient & les séparent selon leurs différens degrés de finesse, elles coupent aussi toutes les coutures, & les jettent dans un panier pour un autre emploi. On met ensuite les chiffons dans la machine à poussière, qui est un grand tamis circulaire de fil de fer, où ils se nettoient un peu. On les transporte alors au moulin. Autrefois on les y broyoit sous d'énormes marteaux qui s'élevoient & retomboient avec un bruit épouvantable, & qui s'entendoit à une grande distance; mais à présent on les jette dans un grand baquet, où tombe



sans cesse un filet d'eau claire. Dans ce baquet est un cylindre d'environ deux pieds de long, hérissé de plusieurs rangs de pointes de fer, serrées aussi près qu'elles peuvent l'être sans se toucher. Au moyen de quelques rouages, ce cylindre tourne avec une rapidité prodigieuse; les dents de fer dont il est armé divisent & déchirent le linge dans toutes les directions possibles, jusqu'à ce qu'avec l'aide de l'eau qui coule continuellement dans le baquet, elles l'aient, pour ainsi dire, mâché & réduit en une fine pulpe. Ce procédé fait disparaître en même tems toutes ses impuretés, & lui rend sa blancheur première: l'opération dure environ six heures. Pour améliorer la couleur, on mêle un peu d'azur, qui donne cette légère teinte bleuâtre que tout le papier a du plus au moins, & que le papier français n'a pas autant que le nôtre. On jette ensuite cette belle pulpe dans une chaudière pleine d'eau chaude, & voilà la substance du papier. Il s'agit à présent de lui donner sa forme: on se

sert, pour cela, d'un moule fait avec des traverses de fil de fer assez fort, recouvertes d'un fil de fer plus fin. Un ouvrier trempe ce moule horizontalement dans la chaudière & l'en sort; ce moule a un petit chassis de bois, par le moyen duquel il retient la quantité de pulpe nécessaire à l'épaisseur de la feuille; l'eau superflue sort par les interstices du fer; un autre ouvrier reçoit le moule, ouvre le chassis, prend la feuille mince, & la tourne sur un feutre doux placé à terre pour la recouvrir; elle n'a encore que la forme, sans aucune consistance; on met dessus une autre pièce de feutre, puis une seconde feuille de papier, & ainsi de suite, jusqu'à ce que la pile soit de quarante ou cinquante lits; alors on la place sous une grande presse, dont la vis se meut au moyen d'un long levier: cette presse exprime toute l'eau du papier & lui donne déjà de la consistance. Il reste cependant bien des choses à faire; on jette les feutres d'un côté & les feuilles de l'autre; on reprend celles-ci très-



adroitement , trois à trois , avec un instrument qui a la forme d'un T , & on les suspend sur des perches pour les sécher. Elles restent ainsi pendues huit ou dix jours , ce qui achève de les blanchir. Des femmes épluchent soigneusement les nœuds & les aspérités qui peuvent être restées , après quoi on colle le papier. La colle est une espèce de glu , & sans cette préparation le papier ne pourroit pas supporter l'encre , qui s'étendrait en tache comme cela arrive sur le papier gris. Pour coller les feuilles , des ouvriers les trempent dans la colle , & l'usage peut seul leur apprendre à les imbiber au degré nécessaire ; après cela ils les suspendent encore une fois pour les faire sécher. Dès qu'elles sont séchées , on les porte dans l'atelier du finissage , où elles sont examinées de nouveau & placées sous des presses sèches qui leur donnent la douceur & le dernier lustre. Enfin , on les compte , on les distribue en mains & en rames , on les plie de nouveau , on rogne les bords , & dans

quelques manufactures on leur donne le brillant du satin avec des plaques chaudes. Cela fait , on envoie le papier aux marchands , de qui nous l'achetons : le travail complet de sa fabrication dure environ trois semaines.

*Henri.* C'est en vérité un procédé très-curieux ; je crois que je me ferai scrupule à l'avenir de barbouiller négligemment une feuille de papier , à présent que je sais combien il faut de peine pour la rendre si blanche & si belle.

*Le père.* Il n'y a en effet , rien que nous ayons la mauvaise habitude de prodiguer autant. Nous ne croirions pas le papier à notre usage , si nous ne pouvions le déchirer , le disperser & le détruire de mille manières. C'est une chose vraiment étonnante , qu'on trouve assez de linge pour y suffire. Quant au papier grossier brun , dont il se consomme une prodigieuse quantité dans les boutiques pour les enveloppes des paquets , il se fait principalement avec du fil de carret , soit vieilles cordes de chanvre. On fait en Chine un beau papier de soie.



*Henri.* J'ai ouï parler dernièrement de papier tissu, veuillez me dire ce que c'est; on ne peut certainement pas faire le papier au métier?

*Le père.* Votre question est très-naturelle; pour m'aider à y répondre, prenez, je vous prie, une feuille de papier commun, & regardez-la au-travers du jour: ne voyez-vous pas des marques?

*Henri.* Je vois, dans la longueur, beaucoup de lignes blanches qui ressemblent à des côtes, & des lignes plus petites qui les traversent; je vois aussi des lettres & la figure d'une couronne.

*Le père.* Ce sont les marques du fil de fer. L'épaisseur du fer tient la pulpe en sa place; conséquemment, là où étoient les fils du moule, le papier est plus mince, & vous voyez mieux le jour au travers; c'est à cela que tient cette apparence de lignes blanches; les lettres aussi sont l'ouvrage du fer, & forment le nom du fabriquant. A présent, pour que les lignes n'altèrent pas la beauté du papier, sur-tout celui qui est destiné

au dessin, on a fait des moules avec des fils de cuivre extrêmement minces, d'une égale finesse, croisés & tressés de manière que les marques s'effacent très-aisément, & restent à peine visibles. Si vous regardez cette feuille-ci, vous verrez qu'elle est entièrement adoucie.

*Henri.* En effet.

*Le père.* Je dois dire qu'on a dernièrement découvert un procédé, au moyen duquel on fait le papier blanc avec des haillons tout-à-fait bruns & grossiers, & même avec des lambeaux d'étoffes de coton teint, dont on avoit jusqu'à présent dédaigné de faire usage. On emploie pour cela la manganèse, qui est une sorte de métal, & l'huile de vitriol; on fait passer le mélange au travers de la pulpe, tandis qu'elle est dans l'eau, car autrement il brûleroit; & en un instant il la décharge des couleurs de la teinture, & change le brun en beau blanc.

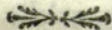
*Henri.* Ce procédé ressemble peut-être à celui par lequel vous me disiez l'autre jour qu'on blanchit du drap en quelques heures.



*Le père.* Ces deux procédés tiennent en effet à la même découverte : au reste, le papier fait de ces haillons bruns vaut plus que l'autre. Il est très-ferme, & presque aussi fort que du parchemin.

*Henri.* Quand est-ce qu'on a découvert l'art de faire du papier ?

*Le père.* On n'est pas d'accord sur cette époque ; mais probablement elle date du quatorzième siècle. Cette invention a été, pour la littérature, d'une conséquence presque égale à celle de l'imprimerie elle-même ; cela montre que les arts & les sciences s'entraident mutuellement, comme les enfans d'une même famille.



LES DEUX VOLEURS.

ALEXANDRE-LE-GRAND *dans sa tente.*  
GARDES.

( *Un homme enchaîné, d'une contenance fière, est amené devant lui.* )

*Alexandre.* QUOI ! es-tu ce voleur Thrace ? J'ai beaucoup entendu parler de tes exploits.

*Le voleur.* Je suis un Thrace & un soldat.

*Alexandre.* Toi, soldat ! un voleur, un pillard, un assassin : le fléau du pays ! Je puis faire cas de ton courage ; mais je dois détester & punir tes crimes.

*Le voleur.* Qu'ai-je donc fait ? de quoi pouvez-vous vous plaindre ?

*Alexandre.* N'as-tu pas, au mépris de mon autorité, violé la paix publique, passé ta vie à attenter aux personnes & aux propriétés de tes compatriotes, de mes sujets ?



*Le voleur.* Alexandre ! je suis votre captif : je dois écouter ce qu'il vous plaira de me dire , & supporter le traitement qu'il vous plaira de m'infliger ; mais mon ame ne peut être subjuguée , & si je replique à vos reproches , je veux le faire en homme libre.

*Alexandre.* Parle librement , je suis loin d'abuser de mon pouvoir pour réduire au silence ceux avec qui je daigne converser.

*Le voleur.* Je puis donc répondre à votre question par une autre. Comment avez-vous passé votre vie ?

*Alexandre.* Comme un héros. Interroge la renommée , elle te répondra. Entre les braves , j'ai été le plus brave ; entre les souverains , le plus noble ; entre les conquérans , le plus puissant.

*Le voleur.* Et la renommée ne parle-t-elle pas aussi de moi ? jamais capitaine plus hardi a-t-il commandé une bande plus vaillante ? jamais..... Mais je dédaigne de me vanter. Vous savez vous-même qu'il n'a pas été facile de me réduire.

*Alexandre.* Et malgré cela , qu'es-tu ? si ce n'est un voleur , un vil & indigne voleur.

*Le voleur.* Et qu'est-ce qu'un conquérant ? Semblable à un mauvais génie , n'avez-vous pas détruit autour de vous , sur la terre , les plus beaux fruits de la paix & de l'industrie ; n'avez-vous pas pillé , ravagé , tué , sans justice & sans frein , pour satisfaire un desir insatiable de domination. Tout le mal que j'ai fait dans un seul district , avec une centaine de soldats ; vous l'avez fait à des nations entières , avec des milliers d'hommes : si j'ai dépouillé les individus , vous avez ruiné les rois & les princes : si j'ai brûlé quelques hameaux , vous avez désolé les royaumes & les cités les plus florissantes de la terre. Quelle différence y a-t-il donc entre nous , si ce n'est que nous sommes nés , moi , dans un état obscur , vous , sur le trône , & que vous avez pu devenir un voleur plus puissant que moi ?

*Alexandre.* Mais si j'ai pris en roi , j'ai donné en roi : si j'ai renversé des



empires, j'en ai fondé de plus grands. J'ai chéri les arts, le commerce & la philosophie.

*Le voleur.* Et moi aussi, j'ai quelquefois donné au pauvre ce que j'avois pris au riche; j'ai établi l'ordre & la discipline parmi les plus féroces des humains, & souvent j'ai étendu mon bras protecteur sur les opprimés. Je connois fort peu cette philosophie dont vous parlez; mais je crois, que ni vous, ni moi, ne pourrions dédommager le monde des maux que nous lui avons faits.

*Alexandre.* Laissez-moi. Otez-lui ses chaînes, & usez-en bien avec lui, (*le voleur sort.*) Alexandre & un voleur se ressemblent-ils donc si fort? je veux y réfléchir.

---

 XI<sup>e</sup>. SOIRÉE.
 

---



---

 SUR L'HOMME.
 

---

*Charles, le Père.*

*Charles.* Vous m'avez donné il y a quelque tems la définition d'un cheval, je vous prie, mon père, de me donner celle d'un homme.

*Le père.* Votre demande est intéressante: elle mérite que nous nous en occupions. L'homme doit former à lui seul une classe, ou être rangé dans celle des quadrupèdes; car il n'y a point d'autres animaux à deux jambes que les oiseaux, auxquels certainement il ne ressemble pas.

*Charles.* Mais, comment seroit-il un quadrupède?



*Le père.* En se traînant sur la terre : dans cette attitude, il ressemble tout autant à un gros singe qu'un gros singe sur ses jambes de derrière ressemble à un homme. Réellement, il y a très-peu de différence entre les bras d'un homme & les jambes de devant d'un quadrupède ; & , pour toutes les autres parties du corps , soit internes , soit externes , ils sont évidemment formés sur le même modèle.

*Charles.* Je pense que nous pourrions l'appeler un quadrupède digité , qui se tient sur ses jambes de derrière.

*Le père.* Un naturaliste ne pourroit pas le classer autrement ; aussi Linné l'a-t-il placé dans la même division que les singes, les veaux marins & chauve-souris.

*Charles.* Singes , veaux marins & chauve-souris !

*Le père.* Oui ; ils ont tous quatre des dents tranchantes à la machoire supérieure & des mamelles. Hé bien, trouvez-vous que vous ressemblez à vos parens ?

*Charles.* Non , du tout.

*Le père.* Elevons-nous donc au-dessus d'eux en recourant à l'autre partie de la nature humaine, l'esprit. Un homme est un animal doué de raison, c'en est assez pour le définir.

*Charles.* J'ai souvent ouï dire, l'homme est une créature raisonnable ; j'ai une idée de ce que cela signifie ; mais je voudrois une définition exacte de la raison.

*Le père.* La raison est la faculté par laquelle nous comparons des idées entr'elles, & tirons des conclusions. Un homme , en se promenant dans les bois d'un pays inconnu , trouve un arc ; il le compare dans son esprit avec d'autres arcs , & en conclut qu'il doit avoir été fait par l'homme , & que le pays est probablement habité : il découvre une hutte , il y voit du bois à demi brûlé , & trouve que les cendres ne sont pas entièrement froides ; il en conclut avec certitude , que , non-seulement il y a des habitans , mais encore qu'ils ne peuvent



être à une grande distance. Aucun animal ne pourroit faire cela.

*Charles.* Mais un chien accoutumé à vivre avec des hommes, & qui entreroit dans cette hutte, s'attendroit à y trouver du monde.

*Le père.* Probablement, & en cela, je le confesse, il toucheroit à la raison de bien près. Car on peut supposer qu'il compare dans son esprit la hutte qu'il voit avec celle où il a vécu, & qu'il conclut que, puisqu'il y a des hommes dans l'une, il doit y en avoir dans l'autre. Mais cette trace ne le mène pas loin; s'il ne trouve point d'homme dans cette hutte, il est incapable de former un jugement sur le tems depuis lequel elle est inhabitée, ni sur l'espèce de personnes qui l'habitoient: il l'est encore plus de former un plan de conduite d'après sa découverte.

*Charles.* Alors, il n'y a d'autre différence si ce n'est que l'homme a beaucoup plus de raison que les bêtes brutes.

*Le père.* Si l'on prenoit au pied de

la lettre les termes de notre définition de la raison, je crois qu'on devroit admettre ce que vous dites; mais dans leur développement & leur usage, les facultés humaines sont si supérieures, que l'homme est en tout point distingué des brutes; & d'abord, il a l'usage de la parole, que nul autre animal n'a atteint.

*Charles.* Les animaux ne peuvent-ils pas se faire entendre les uns des autres par leurs cris?

*Le père.* Ils peuvent faire connoître quelques-uns de leurs desirs & de leurs besoins; mais ils ne peuvent discourir ou se communiquer entr'eux des idées recueillies dans leur mémoire: c'est cette faculté qui rend l'homme un être susceptible de perfectionnement. Par son moyen, la sagesse & l'expérience acquises par un individu se transmettent aux autres, & ainsi de suite dans une progression indéfinie. Il n'y a point de raison de croire que les chiens du présent âge soient plus instruits que ceux qui vivoient il y a



mille ans ; mais les hommes ont acquis la connoissance d'un grand nombre d'arts & de sciences ignorés de leurs ancêtres. A l'aide de la parole & de l'écriture, qui est une parole adressée aux yeux, chaque âge ajoute ses propres découvertes à celles des âges précédens, & la connoissance du passé donne à l'homme la prévoyance de l'avenir.

*Charles.* Les animaux ont bien quelque idée de l'avenir, puisqu'ils font des provisions pour l'hiver.

*Le père.* Il est à-peu-près certain qu'ils n'ont pas cette idée ; car ils se comportent dès la première année de leur vie comme dans toutes celles qui suivent. Les jeunes abeilles d'une ruche qui vient de jeter s'en vont dans une habitation nouvelle, & commencent à faire du miel, quoiqu'elles ne puissent prévoir l'usage qu'elles en feront. On remarque chez les animaux un grand nombre d'actions de cette espèce, dirigées à une fin utile, que l'animal ne pré-

voit point ; l'impulsion qui le détermine à ces actions s'appelle instinct, & il ne faut point le confondre avec la raison. L'homme a moins d'instinct que presque tous les animaux, parce qu'il en a moins besoin. Un autre point essentiel, par lequel l'homme se distingue des animaux, c'est qu'il est le seul qui fasse usage d'instrumens ; il est un animal machiniste & fabricant d'outils ; cette seule faculté le rend par-tout où il habite le dominateur de la création ; il triomphe de la subtilité, de la ruse, de la vitesse, & résiste avec succès à la force. Il est le seul animal qui ait trouvé l'usage du feu ; & c'est-là une de ses plus importantes acquisitions.

*Charles.* J'ai ouï dire que les grands singes viennent s'asseoir dans les bois autour des feux que les hommes y laissent quelquefois ; mais qu'ils n'ont pas l'intelligence de l'entretenir en y jetant des buches.

*Le père.* Encore moins sauroient-ils l'allumer. Au moyen de cette belle dé-



couverte, l'homme prépare sa nourriture, ce que ne fait aucun autre animal; & il se garantit du froid, non - seulement à l'aide du feu; mais encore avec des habits; enfin, seul il cultive la terre & nourrit des animaux pour son usage.

*Charles.* Mais n'y a-t-il pas eu des hommes nés dans les bois, qui étoient incapables de tout cela?

*Le père.* On en raconte quelques exemples: mais l'homme étant un animal destiné à vivre en société, c'est-là seulement que se développent ses facultés, & surtout celle de se perfectionner par la parole. Ces pauvres créatures solitaires, nées parmi les brutes, étoient dans un état presque entièrement semblable. Une abeille & un castor solitaires n'auroient point la sagacité & l'industrie qu'ont ces animaux dans leur état social. La société aiguise toutes les facultés, & donne des idées & des vues qui n'auroient jamais appartenu à un individu isolé.

*Charles.* Mais il y a des hommes vivans

en société, qui, comparés à d'autres hommes, ne paroissent guères au-dessus des brutes: qu'est-ce, par exemple, qu'un Hottentot, quand on le compare avec nous?

*Le père.* La différence est fort grande, à la vérité; mais nous nous rapprochons dans les caractères les plus essentiels à l'homme, & peut-être l'avantage n'est-il pas tout de notre côté. L'Hottentot cultive la terre; il élève le bétail: non-seulement il le garde avec ses compagnons, mais il a institué quelque espèce de gouvernement protecteur de la foiblesse contre la force; il a une notion du juste & de l'injuste, & sent la nécessité de réprimer les appétits & les passions qui nuiroient à son bien futur: il a donc de la morale. Il possède des armes, des habits, des outils, des meubles de sa propre invention; il nous surpasse en agilité, & connoît mieux que nous diverses circonstances relatives à la nature des animaux. Son infériorité est la même que



celle de quelques hommes de la plus basse classe parmi nous.

*Charles.* Mais les Hottentots n'ont pas des notions d'un Dieu, ou d'un état à venir ?

*Le père.* Je ne sais pas jusqu'où vont leurs connoissances à cet égard ; mais hélas ! combien d'hommes parmi nous n'ont sur ces objets que quelques notions vagues, pleines d'absurdités & de superstition. Des peuples entiers, quoique très-civilisés, sont restés attachés à des erreurs grossières, qui ne pouvoient être redressées que par des efforts sérieux de raison, ou par une révélation du ciel.

*Charles.* Vous dites que l'homme est une créature susceptible de perfectionnement : cependant il y a des nations qui sont depuis bien des siècles dans un état sauvage, & qui ne paroissent pas s'avancer vers la civilisation.

*Le père.* L'homme est toujours capable de se perfectionner ; mais, même en société, il peut exister long-tems sans faire des progrès au-delà d'un certain point ; on en remarque très-peu chez les nations

qui n'ont pas l'art de l'écriture : les traditions peuvent difficilement conserver des connoissances exactes & étendues. Les arts & les sciences qui fleurissoient dans certaines contrées, s'y sont entièrement perdus lorsqu'elles ont été inondées par des nations barbares & non lettrées. Un autre trait caractéristique, dont j'aurois dû vous parler, & qui distingue l'homme de la brute autant qu'il distingue les hommes entr'eux, c'est la curiosité, ou le desir de connoître, pour sa propre satisfaction. La plupart des sauvages ressentent peu ou presque point ce desir, celui des stimulans qui provoque le plus l'exercice de nos facultés : en effet, c'est la curiosité qui nous pousse à rechercher les propriétés des diverses productions de la nature, à tenter toutes sortes d'expériences, à visiter des régions éloignées, & même à observer les apparences & les mouvemens des corps célestes. Une découverte conduit à une autre, sans qu'il y ait de bornes à cette progression. Le tems viendra, peut-être,



où nous paroîtrons n'avoir été que des ignorans , & où les âges futurs jeteront sur nos connoissances actuelles les mêmes regards de mépris que nous jetons sur celles des premiers tems.

*Charles.* Quelle est la nation la plus éclairée , à présent ?

*Le père.* Les Européens ont été , dans tous les tems , distingués par leur ardeur pour les connoissances, & ils en possèdent sans comparaison le plus bel assortiment ; aussi ont-ils été en état de maîtriser le reste du monde. Le Nord & le milieu de l'Europe sont les pays où les sciences & les arts fleurissent le plus à présent ; ils sont aussi fort en honneur au nord de l'Amérique , qui , comme vous le savez , est habitée par les descendans des Européens. Dans ce pays-là, l'homme peut se dire plus homme qu'ailleurs , & il est en droit de s'appliquer la louange du poëte.

« L'homme est la plus noble production de ces contrées , & , dans ces climats du Nord , son ame acquiert toute sa maturité »

LA VISITE DU SEIGNEUR.

*Drame.*

*La scène est dans une chambre de la ferme.*

BETTY , femme du fermier.

Une jeune fille.

Enfans de différens âges employés diversement.

Le seigneur entre.

*Le seigneur.* BONJOUR , Betty.

*Betty.* Ah ! c'est votre grandeur ! comment se porte-t-elle ? comment se porte Milady & toute sa belle famille ?

*Le seigneur.* Très-bien : je vous remercie , vous & tous les vôtres ; comment va votre santé ?

*Betty.* Votre grandeur est bien bonne : nous sommes assez bien ; mais lui plairoit-il de s'asseoir dans notre chaumière ?



voilà un coin assez propre : Marie placez-y une chaise pour sa grandeur.

*Le seigneur.* Tout est propre chez vous. Et John, il est sans doute dans les champs ?

*Betty.* Oui Milord, avec ses deux fils aînés ; ils sèment.

*Le seigneur.* Très - bien, & j'en vois ici, deux, trois, quatre, six ; c'est sans doute le reste de votre troupeau ; ils sont tous aussi affairés que des abeilles.

*Betty.* Ah Milord ! ce n'est pas le tems d'être oisifs. John & moi nous avons toujours travaillé vigoureusement, & nous accoutumons nos enfans à faire de même ; il n'y en a aucun, excepté le plus petit, qui ne fasse quelque chose.

*Le seigneur.* C'est très-bien fait ; quand on les a rendus laborieux & sobres, on ne craint pas de les jeter dans le monde ; quoiqu'il arrive, ils se tirent assez d'affaire. Je voudrois bien que les enfans des gentilshommes eussent tous une aussi bonne chance.

*Betty.* Bon Dieu ! Milord, s'ils trou-

vent une fortune toute faite, quel besoin y a-t-il qu'ils s'en occupent ?

*Le seigneur.* Fort bien ; mais les fortunes s'en vont plus vite qu'elles ne se font, & quand ils voient le fond de leur bourse, que peuvent-ils faire pour la remplir de nouveau ?

*Betty.* Rien, cela est bien vrai, Milord ; & nous, nous avons des grâces à rendre à Dieu de ce qu'il nous a donné de la force & de la bonne volonté pour le travail ; & particulièrement de ce que nous avons un excellent seigneur.

*Le seigneur.* Les bons fermiers méritent que les maîtres soient bons : il y a long-tems que je connois ce que vous valez. Venez, mes petits camarades, approchez : j'ai apporté quelque chose pour vous. (*il sort des gâteaux.*)

*Betty.* Quoi ! vous ne remerciez pas sa grandeur ?

*Le seigneur.* Je ne croyois pas que vous eussiez une fille aussi grande que cette jeune personne.

*Betty.* Je ne l'ai pas non plus, Milord ;



elle n'est pas ma fille, quoiqu'elle soit aussi brave qu'une des miennes.

*Le seigneur.* Quelque parente ? je suppose.

*Betty.* Non, Milord, pas du tout.

*Le seigneur.* Qui est-elle donc ?

*Betty.* (*bas.*) Quand elle sortira je le dirai à votre grandeur. (*haut.*) Allez, Fanny, prenez un peu de lait, & portez-le au veau qui est à l'étable. (*Fanny sort.*)

*Le seigneur.* Sur ma parole, elle a l'air d'une charmante fille.

*Betty.* Ah ! Milord, elle est aussi bonne qu'elle est jolie. Votre grandeur peut s'apercevoir qu'elle est étrangère, & d'une contrée éloignée ; elle se trouve ici par accident ; il y a plus d'un an qu'elle vit ici avec nous. Si cela plaît à votre grandeur, je lui dirai quelques mots de son histoire.

*Le seigneur.* Vous me ferez plaisir, j'en suis curieux ; mais auparavant, donnez-moi, je vous prie, une écuelle de petit-lait.

*Betty.* Je demande mille pardons à

votre grandeur de ne lui en avoir pas offert ; courez, Marie, & apportez du petit-lait frais dans un bassin bien propre. (*Marie s'en va.*)

*Le seigneur.* A présent, s'il vous plaît, commencez votre histoire.

*Betty.* Hé bien, Milord, un soir que notre John revenoit des champs, il vit à quelque distance un char renversé ; il courut au secours, & trouva une pauvre vieille dame couchée sur le bord du chemin, & grièvement blessée : cette jeune fille étoit à ses côtés & se désoloit ; mon bon mari, après s'être aidé à relever le char, eut bien de la peine à y replacer la pauvre vieille dame, & à la reconduire jusqu'à notre habitation : il m'appela, nous nous occupâmes de ce qu'il y avoit à faire ; mais la pauvre dame étoit si mal, qu'elle n'auroit jamais pu supporter d'être menée plus loin : après avoir délibéré quelques momens, nous la portâmes dans la maison, & nous la mîmes au lit ; elle avoit la tête horriblement maltraitée, & son état paroisoit empirer à chaque mo-



ment. Nous prîmes le parti d'aller chercher le docteur, & nous fîmes de notre mieux pour lui procurer une nourriture convenable ; mais elle ne pouvoit rien prendre, & bientôt elle nous parut dans le plus grand danger. La pauvre Fanny, sa petite fille, ne la quittoit ni jour ni nuit. Votre grandeur auroit eu le cœur déchiré d'entendre ses gémissemens & ses lamentations : c'est la seule amie que j'aie au monde, s'écrioit-elle à chaque instant ; que deviendrai-je si je la perds ? effectivement, Fanny avoit déjà perdu son père & sa mère ; après leur mort, elle étoit allée dans le Nord avec sa grand-mère, & la vieille dame en revenoit pour chercher un endroit où l'on pût vivre à meilleur marché : elle espéroit aussi trouver quelque ressource parmi ses anciennes relations. Pour abrèger mon histoire, vous saurez, Milord, que la pauvre femme mourut, sans laisser d'argent que celui qui étoit nécessaire pour payer les frais de médecin & de sépulture. La pauvre Fanny fut, en vérité,

dans un état affreux. Je croyois qu'on ne pourroit jamais l'arracher de dessus le tombeau de sa grand-mère. Dans son désespoir, elle tordoit ses mains avec amertume . . . . . Mais je fatigue votre grandeur.....

*Le seigneur.* Point du tout, Betty, votre histoire m'intéresse beaucoup.

*Betty.* Nous fîmes de notre mieux pour la consoler ; mais elle s'écrioit continuellement : grand Dieu ! que vais-je devenir ? où irai-je, qui prendra soin de moi ? Enfin, au bout de quelque tems je dis à John ; mon bon ami, mon cœur saigne pour cette pauvre créature, ne pourrions-nous pas la prendre avec nous ? Il est vrai qu'elle est née dans un état bien différent du nôtre ; mais que peut-elle faire, ainsi délaissée dans ce monde, ainsi abandonnée à elle-même ? Mon mari agréa que je lui en fisse l'offre. Chère petite ! il me semble que je la vois encore, comme le chagrin avoit altéré sa figure ! à peine eus-je ouvert la bouche, qu'avec un sourire charmant, elle me dit : ah !



je ne souhaite rien tant que de demeurer avec vous ; je crains d'être bien peu capable de vous servir ; mais j'apprendrai , & je ferai de mon mieux. Ne faites , lui répliquai-je , que l'ouvrage qui vous plaira le plus , & vivez avec nous aussi long-tems que vous vous y trouverez bien. Hé bien , Milord , elle est restée avec nous , apprenant à faire tous nos ouvrages , avec tant de bonne volonté & d'intelligence , qu'elle va bientôt devenir ma meilleure aide ; elle est d'un caractère si doux , elle est si affectionnée à nous & à nos enfans , que je l'aime autant que si elle étoit ma propre fille : elle est bien née , j'en suis sûre ; elle sait lire , écrire , travailler à l'aiguille bien mieux que nous ; & quand l'ouvrage est fait , elle enseigne aux enfans. Enfin , elle se conduit si bien , qu'elle est admirée de tous ceux qui la voient. Votre grandeur sait à présent l'histoire de notre Fanny.

*Le seigneur.* Je vous remercie de tout mon cœur. Cette histoire vous fait beaucoup d'honneur , & à Fanny également.

Mais , je vous prie , quel est son nom ?

*Betty.* C'est , ah ! laissez-moi chercher ,... je crois que c'est Welford.

*Le seigneur.* Welford ! c'est un nom que je connois ; je serois bien aise de causer un peu avec elle.

*Betty.* Je vais l'appeler , Milord. (*Fanny entre.*)

*Le seigneur.* Venez ici , jeune fille : on vient de me raconter votre histoire , qui m'a beaucoup intéressé ; vous êtes orpheline ?

*Fanny.* Oui , Milord , une pauvre orpheline.

*Le seigneur.* Vos parens , où vivoient-ils ?

*Fanny.* A Londres , Milord ; mais j'étois fort jeune quand ils moururent , & je me retirai avec ma grand-mère en Surrey.

*Le seigneur.* Etoit-elle votre grand-mère paternelle ? excusez mes questions ; ce n'est point une vaine curiosité qui me les inspire.

*Fanny.* Oui , Milord ; elle étoit veuve depuis long-tems.



*Le seigneur.* Savez-vous quel étoit son nom de fille ?

*Fanny.* Bonowdale.

*Le seigneur.* Bonowdale ! & , je vous prie , où alliez-vous quand ce malheureux accident arriva ?

*Fanny.* A Kendale , en Westmoreland , dans le pays où ma grand-mère étoit née.

*Le seigneur.* Ah ! c'est bien la même patrie , chaque circonstance correspond parfaitement. Ma chère Fanny , ( *prenant sa main* ) vous avez trouvé un parent au moment où vous vous y attendiez le moins ; je suis votre allié , ma mère étoit une Bonowdale de Westmoreland , & sœur du père de votre grand-mère. J'ai ouï parler de toute votre parenté : je me souviens de la mort de votre pauvre père ; c'étoit un artiste distingué : le chagrin enleva votre pauvre mère peu de tems après lui ; je n'ai jamais pu découvrir la famille qu'ils avoient laissée , & savoir ce qu'elle étoit devenue. Je me réjouis beaucoup de vous avoir retrouvée de cette étrange manière. Vous vien-

dreZ vivre avec moi & avec ma femme. Mes filles recevront très - bien une personne qui s'est si bien conduite.

*Fanny.* Milord , je suis bien reconnoissante de votre bonté ; je ne suis pas faite pour vivre dans une famille comme la vôtre.

*Le seigneur.* Nous faisons cas du mérite dans quelque situation qu'il se trouve. Or , votre langage & votre conduite prouvent que vous avez été très - bien élevée.

*Fanny.* Ma pauvre grand-mère avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour me donner une éducation honnête , & si je n'avois pas profité de ses instructions , c'eût été entièrement ma faute.

*Le seigneur.* Tout ce que vous dites est très-vrai , ma chère Fanny ; plus je vous écoute , & plus je m'attache à vous ; préparez-vous donc à venir avec moi à la maison. Je témoignerai ma reconnoissance à vos bons hôtes , à ces braves gens qui vous ont montré tant d'affection.



*Betty.* Ma chère Fanny, je suis enchantée de votre bonne fortune ; cependant nous serons toujours bien fâchés de nous séparer de vous.

*Fanny.* Ah ma chère maîtresse ! ma bonne amie ! je vous assure que j'en suis aussi très-fâchée. Vous m'avez accueillie quand je n'avois point d'amis dans le monde ; vous m'avez traitée comme votre propre enfant ; non, jamais je ne vous oublierai. (*John & son fils aîné entrent.*)

*John.* Votre grandeur ici !

*Le seigneur.* Oui, John ; & j'y ai fait une découverte de grand prix.

*John.* Et quoi ! Milord ?

*Le seigneur.* J'ai trouvé une parente. John, cette jeune fille que vous avez si affectueusement traitée est mon alliée.

*John.* Quoi ! notre Fanny ?

*Thomas.* Fanny !

*Le seigneur.* Oui, en vérité ; & après vous avoir remercié de vos bontés pour elle & pour sa pauvre grand-mère, je veux la mener chez moi, pour être la compagne de ma femme & de mes filles.

*John.*

*John.* C'est une grande nouvelle, en vérité. Hé bien, Fanny, je suis extrêmement content de ce que vous allez dans une aussi bonne maison : vous en êtes assurément bien digne ; mais vous nous manquerez beaucoup.

*Betty.* C'est ce que je lui ai déjà dit.

*Thomas.* (*à part à Fanny*) Vous voulez nous laisser, Fanny ? vous pouvez consentir à nous quitter ?

*Fanny.* (*à part à Thomas*) Que puis-je faire, Thomas ?

*Le seigneur.* Je m'apperçois que de tous côtés on a bien de la répugnance à se séparer.

*Betty.* C'est bien vrai, Milord : nous avons vécu si heureux ensemble !

*Thomas.* (*à part à Fanny*) Je vois bien qu'il faut nous quitter ; mais j'espère que vous ne nous oublierez pas tout-à-fait.

*Fanny.* (*à Thomas*) Vous me désolez ; Thomas : vous oublier, moi ! ah mon Dieu non.

*Le seigneur.* Venez ; je vois qu'il y a



quelque chose entre ces jeunes personnes dont nous devons parler franchement. Pourriez-vous nous l'expliquer, Betty ?

*Betty.* Votre grandeur sait que nous ignorions que Fanny eut l'honneur de lui appartenir : mon fils Thomas & elle paroissent prendre de l'affection l'un pour l'autre ; Fanny est une si bonne & si aimable enfant, que nous ne faisons point d'objections à leur idée de se marier dès qu'ils pourroient s'établir dans une ferme.

*John.* Mais ce doit être fini à présent.

*Thomas.* Eh pourquoi, mon père ?

*John.* Quoi ! vous pourriez penser à la parente de sa grandeur ?

*Le seigneur.* Venez, Fanny ; c'est à vous à décider cette affaire.

*Fanny.* Milord, Thomas m'a offert sa main quand il me croyoit une pauvre enfant sans amis. Je me tenois pour favorisée par son choix ; il obtint mon consentement, que le changement de circonstances ne sauroit me faire retirer, & je suis résolue à unir mon sort au sien : qu'il en arrive ce qui pourra.

*Thomas.* Ma très-chère Fanny ! (*prenant sa main.*)

*Le seigneur.* Vous agissez noblement, ma chère enfant. Je suis fier de ma parente, je vous donne de bon cœur mon consentement, & vous voudrez bien recevoir de moi un présent de nœces.

*Betty.* Le ciel bénisse votre grandeur. Je savois bien que mon pauvre garçon auroit le cœur brisé de se séparer d'avec elle. Chère Fanny ! (*elle l'embrasse.*)

*Le seigneur.* Justement j'ai à présent une ferme vacante ; Thomas la prendra, & le revenu sera la dot de Fanny.

*Thomas.* Je remercie humblement votre grandeur.

*John.* Je vous rends bien des graces aussi, Milord, pour nous tous.

*Fanny.* Milord, puisque vous êtes si bon, vous permettrez que je rende mes devoirs à Milady & à ses filles ; mais vous approuverez que je n'aie pas vivre auprès d'elles d'une manière si différente de celle à laquelle je suis accoutumée à présent ; je pense que je ne puis



être mieux qu'ici , avec mes amis & mes futurs parens.

*Le seigneur.* Votre requête , Fanny , a tant de convenance & de bon sens , que je ne puis m'y refuser. Cependant , vous voudrez bien que nous profitions de votre connoissance : vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir.

*Fanny.* Milord , ma déférence pour vous égalera toujours ma reconnaissance.

*Le seigneur.* Eh bien , permettez à Thomas de vous amener cet après-midi ; je veux vous présenter à vos parentes , & nous parlerons de nos affaires ; adieu , ma chère , n'aurai-je pas un baiser ? ( *Il sort.* )

*Betty.* Ma chère Fanny , je puis vous appeler à présent ma fille ; vous ne sauriez croire combien je me sens obligée envers vous.

*Thomas.* Mais , qui est - ce qui l'est autant que moi ?

*John.* Qui m'eût dit , quand j'allai aider à relever le char , que j'apporterois autant de bonheur à la maison ?

*Betty.* Vous le voyez tous , un bienfait n'est jamais perdu.

*Fanny.* Ce sera l'affaire de toute ma vie , à moi , que de le prouver.

---

T A P E P O U R T A P E .

---

IL existe une loi d'ancien renom , elle vient de la nature , elle est de tous les pays : son nom latin est *lex talionis* , *loi du talion* ; mais si , pour la désigner , un anglais a besoin d'un terme , qu'il donne une tape à son voisin , celui-ci lui en rendra une bonne sur le dos , & lui dira *tape pour tape*.

Cette loi de la justice ne paroît pas appartenir seulement aux hommes , les éléphants lui obéissent également. A ce propos , je vous raconterai une histoire qui nous vient de la ville de Delhi.

Un majestueux éléphant , l'orgueil des états du grand Aurengzeb , alloit un jour



boire & se rafraîchir à la rivière ; son conducteur étoit assis sur le dos de l'animal, & comme il cheminoit dans la foule, un de ses amis le régala d'une noix de cocos en pleine maturité.

La noix de cocos renferme un excellent fruit ; mais ce fruit est emprisonné dans une écaille fort dure. Impatient de manger les pepins, notre homme essaye d'ouvrir sa noix ; il s'efforce, travaille, s'acharne ; & jure.

Enfin, tout-à-fait impatienté, il s'écrie : qui me donnera une pierre pour briser cette maudite écaille ? mais, réfléchissant tout-à-coup ; eh ! n'ai-je pas ici, se dit-il à lui-même, un os bien dur qui me rendra ce service ? puis, moitié sérieusement, moitié badinant, il heurte sa noix contre le front de sa monture.

L'éléphant a, tout comme nous, du discernement ; il connoît la différence qu'il y a entre des paroles & des coups, entre un jeu brutal & un commerce de bons procédés. Usez-en bien

avec lui, il fera de son mieux, & vous servira fidèlement ; mais il ne sauroit digérer les insultes qu'il n'a pas provoquées ; il les médite & les paie dûment.

Faire de ma tête une enclume ! pensa le grand animal, ne fut certainement jamais le vœu de la nature ; ainsi, mon maître, vous vous en repentirez ; secouant ensuite ses larges oreilles, il continua son chemin : le conducteur le mena à l'eau, & ne pensa plus à l'aventure ; mais l'éléphant la retint très-bien dans sa mémoire : il avoit senti l'injure, & connoissoit l'homme qui l'avoit faite.

Une semaine ou deux se passent ; puis vient un jour de marché, où le conducteur & la bête cheminent de nouveau ensemble, entre deux rangs de boutiques & de baraques, où toutes sortes de vivres & de marchandises étoient étalées. Ils arrivent enfin à la loge d'un jardinier, devant laquelle étoient empilées des noix de cocos. Ah ! se dit l'éléphant à lui-même : c'est à présent mon



tour de montrer la manière de briser les noix de cocos; l'ami perché sur mon col sera bien-aise de l'apprendre.

Alors, il en prend une au tas avec sa trompe, l'élève au-dessus de sa tête, & la lance sur le malheureux conducteur, qui songeoit alors à toute autre chose; le coup fut si direct & si violent, que la noix craqua de par-tout, & avec elle le crâne qu'elle avoit heurté.

Jeunes gens! quand vous vous sentez enclins à prendre des libertés grossières, rappelez-vous du *tape pour tape*, & ne donnez pas un soufflet à l'éléphant, car il vous payera de la même monnoie.




---

XII<sup>e</sup>. SOIRÉE.

---

SUR LE VIN

ET

LES LIQUEURS SPIRITUEUSES.

---

*George, Harry, le Précepteur.*

GEORGE & Harry, conduits par leur précepteur, furent un jour rendre visite à un gentilhomme du voisinage, ami de leur père. On les reçut à merveille; on les promena dans le parc; on leur montra les jardins; mais rien ne leur fit autant de plaisir qu'une grande & belle treille, d'où pendoient à foison des grappes de diverses sortes de raisins parfaitement mûrs, & sous le poids desquelles les seps sembloient succomber. On leur en donna en abondance; ils en empor-



tèrent pour manger en route , & comme chemin faisant ils en piquoient encore , George s'écrie , en s'adressant à son précepteur ; je pense tout-à-coup que le vin s'appelle le jus de la grappe ; il est chaud , il enivre ceux qui en boivent beaucoup : cependant , dès le matin nous nous sommes gorgés de ce même jus , & je ne sens point de chaleur ; notre tête est aussi tout-à-fait libre. Quelle est la raison de cette différence ?

*Le précepteur.* C'est que le jus de la grappe n'est pas du vin , quoique le vin se fasse avec ce jus.

*George.* Je vous prie , Monsieur , comment le fait-on ?

*Le précepteur.* Je vais vous le dire ; car il vaut la peine de le savoir : le jus qu'on exprime de la grappe s'appelle moût , & c'est d'abord une liqueur douce , aqueuse , légèrement acide , mais qui n'a ni force ni esprit ; au bout d'un certain tems , il commence à s'épaissir & à se troubler ; il s'agite , & jette de l'écume & des bulles d'air à la surface ;

on dit alors qu'il travaille , ou qu'il fermente : cet état commence plus ou moins vite , & dure plus ou moins long-tems , selon la quantité de jus & la température de l'air : graduellement , enfin , le moût s'éclaircit , & alors il a perdu sa douceur fade , & acquis de la force , du piquant , & la propriété de réchauffer & d'enivrer ; en un mot , il est devenu du vin. Ce procédé naturel s'appelle la fermentation vineuse , & d'autres liqueurs le subissent également.

*George.* On parle du travail de la bière ; est-ce la même chose ?

*Le précepteur.* Oui ; à parler exactement , la bière & l'aile pourroient s'appeler vin d'orge , car vous savez qu'elles sont pétillantes , claires & enivrantes. Le cidre pourroit de même s'appeler vin de pomme , & l'hydromel vin de miel. Vous avez souvent ouï parler du vin de groseille & de plusieurs autres ?

*Harry.* Oui ; il y a encore le vin de sureau , le vin de primevère , le vin d'orange.



*Le précepteur.* Tous les jus de végétaux, lorsqu'ils sont doux, peuvent en fermentant produire une liqueur d'une nature vineuse; mais s'ils ont peu de douceur: la liqueur est âpre & pauvre, sujette à s'aigrir ou à s'éventer.

*Harry.* Mais l'orge n'est pas douce ?

*Le précepteur.* Non pas quand elle sort de l'épi; mais avant qu'on s'en serve pour brasser, on la change en *drêche*, & alors elle est sensiblement douce; vous savez comment on fait la *drêche* ?

*Harry.* J'en ai vu des tas dans les moulins à drêche; mais je ne sais pas comment elle se fait.

*Le précepteur.* On met l'orge en tas & on la mouille; elle s'échauffe, s'enfle, & pousseroit précisément comme si elle étoit semée; mais on la met alors sécher dans un four: par cette opération, elle acquiert un goût très-doux; vous avez bu du moût de bière ?

*Harry.* Oui.

*Le précepteur.* Eh bien, on le fait en trempant la drêche dans de l'eau chaude;

l'eau extrait & dissout toute la partie sucrée de la drêche, & ressemble alors tout-à-fait à un jus doux & naturel.

*George.* Ainsi l'eau & le sucre doivent donner du vin ?

*Le précepteur.* Sans doute; ainsi les vins faits en Angleterre, de nos fruits & de nos fleurs communes, contiennent-ils une bonne quantité de sucre. Les fleurs de primevère, par exemple, ne donnent guères que le fumet au vin qui porte leur nom: c'est le sucre qui en est proprement la partie constituante.

*George.* Mais aucun de ces vins ne vaut celui du raisin ?

*Le précepteur.* Non, le raisin, à cause de la richesse & de l'abondance de son jus, est le fruit universellement préféré pour faire du vin; pourvu du moins qu'il vienne à sa pleine maturité, ce qui arrive rarement dans notre climat, excepté par le moyen d'une chaleur artificielle.

*Harry.* Je suppose que les raisins sont plus beaux & meilleurs dans les pays les plus chauds ?



*Le précepteur.* Non, le raisin est particulièrement le fruit de la Zone tempérée; il ne croît pas entre les tropiques. Dans les pays très-chauds, il est impossible de faire des vins qui se conservent; ils fermentent si fortement qu'ils s'aigrissent, & tournent immédiatement.

*George.* J'ai lu que sur la côte de Guinée on faisoit du vin de palmier.

*Le précepteur.* Oui; c'est un jus doux qui coule abondamment des incisions qu'on fait à certaines espèces de palmier: il fermente d'abord, & donne un vin foible & très-agréable; mais il faut le boire le même jour, car il s'aigrit bientôt comme du vinaigre.

*George.* Qu'est-ce que du vinaigre? n'est-ce pas du vin aigre?

*Le précepteur.* Toutes les substances qui donnent du vin donnent aussi du vinaigre, & le vin le plus fort donne le plus fort vinaigre. Il faut que la liqueur subisse la fermentation vineuse; mais il n'est pas nécessaire qu'elle devienne du vin parfait. Quand on a l'intention de

faire du vinaigre, on tient la liqueur chaude, & elle passe sans s'arrêter à une autre espèce de fermentation, qu'on appelle acéteuse, & dont le produit est le vinaigre.

*George.* J'ai ouï parler de l'alégor; je suppose que c'est le vinaigre fait avec de l'aile.

*Le précepteur.* Oui; mais l'aile n'est pas si forte que le vin, son vinaigre n'est ni aussi piquant, ni aussi bon; mais les ménagères font du bon vinaigre avec du sucre & de l'eau.

*Harry.* Le vinaigre enivreroit-il, si l'on en buvoit beaucoup?

*Le précepteur.* Non, le vin perd sa qualité enivrante, aussi bien que son goût, lorsqu'il se tourne en vinaigre.

*George.* Qu'est-ce que les liqueurs spiritueuses? n'ont-elles pas quelque rapport avec le vin?

*Le précepteur.* Oui; elles ne sont autre chose que la partie spiritueuse & enivrante du vin, séparée du reste. Vous pouvez vous souvenir qu'en vous parlant de



distillation, je vous ai dit que c'étoit une opération par laquelle on réduisoit une liqueur en exhalaisons ou vapeurs, que l'on condenseoit bientôt après : j'ajoutai que certaines liqueurs s'exhalent en vapeurs plus facilement que d'autres ; on les appelle plus volatiles, ou plus évaporables. Le vin est un mélange, ou une liqueur composée d'eau pour la plus grande partie, & pour le reste d'un esprit vineux & enivrant : cet esprit étant beaucoup plus volatil que l'eau, une chaleur douce suffit pour le faire monter en vapeurs, ensuite on le condense, & on le recueille dans des vaisseaux destinés à la distillation ; & c'est ainsi que se font les liqueurs spiritueuses.

*George.* Toutes les liqueurs auxquelles on peut donner le nom de vin, ont donc un esprit susceptible d'en être séparé ?

*Le précepteur.* Oui ; toutes celles qui ont subi la fermentation vineuse : c'est ainsi qu'en Angleterre l'esprit de drêche est fait de moût de drêche mis en fermenta-

tation, puis distillé, sans qu'on en ait fait auparavant de la bière ou de l'aile. Le *gin* est encore une liqueur spiritueuse, faite avec du blé, & parfumée de genièvre. Le jus des patates & des turneps donne aussi des esprits par la fermentation. Aux Indes Occidentales, on tire le rhum de la lies des cannes à sucre infusée d'eau & fermentée, mais le brandevin est distillé du jus de la grappe, dans le pays où croît le raisin.

*George.* L'esprit de vin diffère-t-il des liqueurs spiritueuses ?

*Le précepteur.* Il en est la partie la plus forte ; c'est le produit d'une seconde distillation. Ces liqueurs contiennent encore une certaine quantité d'eau mêlée d'un esprit pur, qui peut en être séparé par une chaleur plus douce que celle dont on avoit usé dans la première distillation ; mais pour donner à cet esprit toute la force possible, il faut le distiller plusieurs fois : à chaque distillation, il laisse toujours quelque partie aqueuse ; enfin, quand il est parfaitement pur, il est le



même, quelle que soit la liqueur spiritueuse d'où il est tiré.

*Harry.* Maman a une petite bouteille d'eau de lavande, qu'est-ce que c'est ?

*Le précepteur.* C'est de l'esprit de vin parfumé de fleurs de lavande. On peut de même lui donner telle autre odeur que l'on veut, puisque la partie odorante des fleurs est volatile, & peut s'élever en vapeurs avec l'esprit.

*Harry.* L'esprit de vin ne brûle-t-il pas violemment ?

*George.* Assurément, & je puis vous en parler : le rhum & l'eau de vie s'enflamment aussi ; vous savez ce qui arriva sur le feu quand nous fîmes Snapdragon.

*Le précepteur.* Toutes les liqueurs spiritueuses sont très-inflammables, & d'autant plus qu'elles sont plus pures : pour s'assurer de la pureté de l'esprit, il faut voir s'il brûle tout entier, sans laisser aucune humidité après lui : il est beaucoup plus léger que l'eau, ce qui procure une autre manière de juger de sa force ; on met nager une balle

d'ivoire creusée dedans ; plus elle s'enfoncé, plus la liqueur est légère, & par conséquent spiritueuse.

*George.* J'ai ouï dire beaucoup de mal des liqueurs spiritueuses ; je vous prie de me dire si elles ne font pas quelque bien ?

*Le précepteur.* L'usage & l'abus du vin & des liqueurs fortes pourroient remplir un volume : il est peu de productions de l'art humain dont les effets généraux soient aussi variés & aussi différens ; vous avez lu dans la Bible pourquoi le vin nous a été donné ?

*George.* Pour réjouir le cœur de l'homme.

*Le précepteur.* Fort bien ; rien n'a un effet plus immédiat sur la vigueur du corps & de l'esprit que le vin ; il bannit les soucis & le chagrin, délasse de la fatigue, anime l'imagination, enflamme le courage, & produit mille belles choses. Les poètes l'exaltent, les médecins en parlent avec éloge ; mais on n'éprouve réellement ses bons effets que lorsqu'on en use avec modération, &



c'est malheureusement une des choses dans l'usage desquelles l'homme en garde le moins. Les excès du vin produisent précisément des effets contraires, car il engourdit, il affoiblit l'esprit, & donne au corps des maladies incurables, lorsqu'on ne va pas jusqu'à l'ivresse; mais un ivrogne perd avec le tems toute la dignité d'une créature raisonnable, & devient pire qu'une bête brute; c'est pourquoi Mahomet en défendit entièrement l'usage à ses disciples; &, encore aujourd'hui, on n'en boit pas publiquement dans les pays où la religion mahométane est professée.

*Harry.* N'est-ce pas très-bienfait ?

*Le précepteur.* Je pense que non. S'il nous falloit renoncer entièrement à toutes les choses dont nous pouvons abuser, il nous resteroit trop peu de jouissances. Il est très-convenable d'exercer notre force d'esprit à user modérément des choses, lorsqu'il est en notre pouvoir de faire autrement.

*George.* Mais les liqueurs fortes n'ont point de bons côtés, n'est-ce pas ?

*Le précepteur.* Elles ont si peu d'avantages, & tant d'inconvéniens, que je souhaiterois, je l'avoue, que l'usage qu'on en fait comme d'une boisson fût entièrement aboli. La basse classe du peuple en use dans le dessein exprès de s'enivrer. Elles sont beaucoup plus préjudiciables à la santé que le vin; & quand on les boit pures, elles ne sont autre chose qu'un poison lent.

*George.* L'esprit de vin est utile à beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

*Le précepteur.* Oui; mais je voudrois que les esprits ne fussent que dans les mains des chimistes & des artistes qui connoissent leur utilité. L'esprit de vin dissout des substances que l'eau ne peut dissoudre. Les artistes l'employent pour préparer des couleurs & des vernis. Les apothicaires s'en servent dans certaines infusions; c'est un des meilleurs préservatifs contre la corruption, & vous avez vu sans doute des serpens & des insectes conservés dans des phioles pleines d'esprit de vin.



*George.* Oui.

*Harry.* Je connois encore un autre usage de cet esprit.

*Le précepteur.* Quel est il ?

*Harry.* De brûler dans les lampes ; ma grand-mère a un chaudron à thé , avec une lampe au-dessous pour tenir l'eau chaude ; elle brûle de l'esprit de vin dans cette lampe.

*Le précepteur.* En voilà assez sur l'usage de ces liqueurs.

*George.* Vous ne nous avez rien dit de Paille & de la bière , sont-elles saines ?

*Le précepteur.* Très-saines , quand on en use avec modération ; mais l'excès en est nuisible , & fait souvent perdre à ceux qui s'y livrent leur santé , leur bon sens , & leur argent.

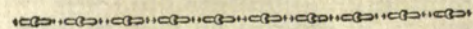
*George.* La petite bière ne fait pas de mal , cependant ?

*Le précepteur.* Non , aussi nous en permettrons-nous un bon trait quand nous serons à la maison.

*Harry.* J'aime mieux l'eau.

*Le précepteur.* Alors vous pourrez boire

par-tout ; celui qui se satisfait avec de l'eau a un besoin de moins , & peut défier la soif , au moins dans notre pays.



LE JEUNE HOMME SANS GÉNIE.

M. Wisman , le maître d'école , reçut à la fin de ses vacances d'été un nouvel écolier avec la lettre suivante :

MONSIEUR ,

LA présente vous sera remise par mon fils Samuel , que je prends la liberté de vous confier , espérant qu'à l'aide de votre habileté , & au moyen de vos bons soins , vous pourrez faire quelque chose de lui , ce dont , je suis fâché de le dire , aucun de ses maîtres n'a pu venir à bout jusqu'ici. Il a à présent onze ans , & tout au plus sait-il lire sa langue natale. Il en avoit sept lorsque nous l'envoyâmes à une école de grammaire , dans notre voisinage ; mais son maître trouva



bientôt que son génie n'étoit pas tourné vers les langues. On essaya de le faire chiffrer ; mais il parut qu'il n'avoit aucune disposition pour l'arithmétique. Faute de mémoire, il n'a rien pu faire en géographie. Bref, s'il a du génie pour quelque chose, ce génie ne se montre pas de lui-même. Je m'en remets donc à votre expérience pour découvrir ce dont mon fils est capable, & l'instruire en conséquence. Je demande que vous me favorisiez bientôt d'une réponse, & de votre opinion sur le génie de ce cher enfant. Je reste

MONSIEUR,

Votre très obéissant serviteur,

HUMPHRY ACRES.

A la lecture de cette lettre, M. Wisman secoua la tête, & dit aux assistans ; c'est vraiment un joli sujet que celui qu'on m'envoie, il n'a de génie pour laquelle ce soit ; mais mon ami M. Acres croit peut-être qu'un enfant peut mon-

trer

trer du génie pour une certaine chose avant de savoir ce qui la concerne ; c'est une erreur assez commune. Voyons, cependant, comment est le jeune homme ; je suppose que c'est au moins une créature humaine. Samuel Acres fut alors appelé ; il vint la tête penchée & les yeux baissés, comme s'il alloit être fouetté.

Venez ici, mon cher, dit M. Wisman ; placez-vous près de moi, & ne craignez rien, personne ne veut vous faire du mal. Quel âge avez-vous ?

Onze ans depuis Mai dernier, Monsieur.

Vous êtes en vérité un bien grand garçon pour votre âge. Vous aimez jouer, je pense ?

Oui, Monsieur.

Avez-vous la main bonne aux marbrons ?

Assez bonne, Monsieur.

Vous savez faire tourner un sabot, & rouler un cerceau, je suppose ?

Oui, Monsieur.

Savez-vous écrire, Samuel ?



J'ai un peu appris ; mais j'ai discontinué.

Pourquoi ?

Parce que je ne pouvois pas faire les lettres.

Et ne voyez-vous pas que les autres enfans écrivent ? ont-ils plus de doigts que vous ?

Non , Monsieur.

N'êtes-vous pas capable de tenir une plume aussi bien qu'un marbron ?

Samuel gardoit le silence.

Laissez-moi regarder vos mains.

Samuel tenoit ses deux pattes comme un ours qui danse.

Je n'y vois rien qui puisse vous empêcher d'écrire aussi bien que tous les autres garçons de l'école. Vous savez lire , je pense ?

Oui , Monsieur.

Dites-moi ce qui est écrit sur la porte de la classe.

Samuel lit avec quelque hésitation : *Tout ce que l'homme a fait , l'homme peut le faire.*

Je vous prie , comment avez-vous appris à lire ? n'étoit-ce pas en prenant de la peine ?

Oui , Monsieur.

Eh bien , en prenant encore un peu plus de peine vous serez capable de lire mieux. Savez-vous quelque peu de la grammaire latine ?

Non , Monsieur.

Ne l'avez-vous jamais apprise ?

J'ai essayé , Monsieur ; mais je ne pouvois pas retenir par cœur.

Il y a pourtant bien des choses que vous savez par cœur ; je suis sûr que vous me diriez les jours de la semaine dans leur ordre ?

Oui , Monsieur , je les sais.

Et les mois de l'année peut-être ?

Oui , Monsieur.

Et probablement vous répétez les noms de vos frères & sœurs , des domestiques , & de la moitié des personnes du village ?

Je crois que je le puis , Monsieur.

Eh bien , *hic , hœc , hoc* , sont-ils plus difficiles à retenir ?



Samuel restoit en silence.

Avez-vous appris un peu à compter ?

J'ai essayé l'addition , Monsieur ; mais je n'y ai pas réussi.

Et pourquoi ?

Je ne pouvois pas en venir à bout.

Combien achetez - vous de marbrons pour un sol ?

Douze , Monsieur.

Combien pour un demi-sol ?

Six.

Combien pour deux sols ?

Vingt-quatre.

Si l'on vous donnoit un sol par jour , combien en auriez-vous dans une semaine ?

Sept.

Mais si vous en payiez deux combien est-ce qu'il vous resteroit ?

Cinq.

Eh bien , vous venez de faire les quatre règles de l'arithmétique , addition , soustraction , multiplication , division ; & , apprendre à compter , n'est autre chose que cela. Je vois donc , Samuel , que vous en êtes capable ; je ne vous

mettrai qu'à ce que vous pouvez faire ; mais souvenez-vous que vous le pouvez. A présent , allez rejoindre vos camarades. Samuel alla courir , fort content que l'examen fût subi , & plus confiant dans ses facultés qu'il ne l'avoit été auparavant.

Le lendemain il commença à s'occuper ; un plus petit garçon lui fit un modèle de lettres , un autre fut chargé de lui faire lire la grammaire : enfin , il lut avec le maître quelques phrases anglaises , qu'il comprit fort bien. En suivant cette marche constante & lente , il fit des progrès sensibles : il avoit déjà composé des mots , appris parfaitement toutes les déclinaisons & la moitié du livret , quand M. Wisman jugea qu'il étoit tems de répondre à la lettre de son père , ce qu'il fit ainsi :

MONSIEUR ,

Je suis arrivé au moment où je crois convenable de vous donner quelques informations concernant votre fils : vous les



attendiez peut-être plutôt ; mais j'évite toujours de précipiter mon jugement. Vous me disiez dans votre lettre que , jusqu'à présent , on n'avoit point pu découvrir à quoi le portoit son génie. Si par génie vous entendez une pente de l'esprit, tellement décidée vers une certaine vocation qu'on parvienne à y exceller, presque sans le secours du travail & de l'instruction, je puis dire que je n'ai rencontré en ma vie que trois ou quatre jeunes gens organisés de cette manière, & votre fils n'est certainement pas du nombre. Mais si vous voulez parler seulement de la capacité de saisir quelques-unes de ces choses, que la plupart des hommes apprennent quand elles sont bien enseignées, je puis affirmer que cette capacité ne lui manque point ; & , soit que vous le destiniez au commerce, ou à quelque profession, je ne doute pas qu'avec le tems il n'y réussisse. Ma maxime favorite, Monsieur, est qu'en prenant de la peine on parvient presque toujours à acquérir les connois-

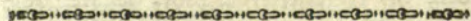
sances qui ont quelque valeur dans cette vie. L'attente inutile de découvrir à quoi votre fils seroit porté par sa propre volonté, lui a déjà fait perdre beaucoup trop de tems. Croyez-moi, Monsieur, il est bien peu de jeunes gens qui fassent volontairement autre chose que jouer au sabot ou aux marbrons. Pendant que votre fils restera avec moi, je ne perdrai plus le tems de cette manière ; mais je l'employerai à des choses qui sont faites pour lui, ne doutant pas que dans la suite il ne se trouve fait pour elles. Je suis, &c. &c.

SOLON WISMAN.

Quoique la doctrine de cette lettre ne fut pas trop d'accord avec les notions de M. Acres, comme il étoit persuadé que M. Wisman étoit plus capable que les premiers maîtres qu'il avoit employés, il lui laissa son fils pendant quelques années, & il eût la satisfaction de voir que le jeune homme faisoit journellement des progrès. Quand il en fut tems,



on lui choisit une profession qui paroissoit convenir à son caractère & à ses talens; mais pour laquelle il n'avoit point *un goût particulier*, & dont on ne lui avoit jamais parlé auparavant. Il y fit une figure honorable, & parcourut sa carrière utilement, quoiqu'il ne montrât point un génie particulier.



UNE DEMI COURONNE.

VALENTIN, l'un des écoliers de notre grand collège, étoit dans sa treizième année; c'étoit un garçon d'un excellent caractère; mais il ne pouvoit s'empêcher d'envier un peu le sort de quelques-uns de ses camarades, à qui on alloit plus d'argent qu'à lui. Il s'aventura, dans une de ses lettres, à sonder son père sur cet objet; il ne lui demandoit pas directement une somme particulière, mais il lui insinuoit que quelques-uns de ses camarades avoient une demi-couronne par semaine, pour leur argent de poche.

Son père, qui, par différentes raisons, ne jugeoit pas convenable d'adhérer à ses vœux, mais qui ne vouloit pas non plus lui faire un refus mortifiant, lui répondit par une lettre, dont le but étoit de lui faire sentir la valeur d'une demi-couronne par semaine, & de mettre sous ses yeux les importans usages auxquels on pouvoit l'employer, plutôt que de la destiner à procurer des superfluités aux jeunes gens du collège.

On a calculé, lui disoit-il, qu'un homme fait, peut conserver sa santé & soutenir un travail modéré avec une livre & demi de pain par jour; supposez que cela revienne à deux sols & demi, & ajoutez un sol pour une petite mesure de lait, qui bonifiera beaucoup son régime, une demi-couronne le nourrira huit ou neuf jours de cette manière. Le gage d'un laboureur de notre pays est communément de sept schellings par semaine, sauf quelque surcroît extraordinaire pour les ouvrages des moissons; cela ne montera pas à trois demi-



couronnées, l'un dans l'autre : supposé que sa femme & ses enfans gagnent une autre demi-couronne, voilà dix schellings par semaine, qui l'entretiendront lui, sa femme, & une demi-douzaine d'enfans, en nourriture, chauffage, habits & logement. Une demi-couronne peut donc suffire par semaine à pourvoir deux créatures humaines de toutes les choses indispensablement nécessaires à la vie.

Dans les lieux où la culture des patates est fort soignée, on peut en acheter deux bushels, pesant quatre-vingt livres chacun, pour une demi-couronne; voilà donc, en allouant un déficit pour l'apprêt, cent cinquante livres d'une nourriture solide; vous pouvez compter que deux livres & demi sont suffisantes à la nourriture journalière d'une personne; à ce prix, neuf personnes peuvent être nourries toute une semaine avec une demi-couronne; pauvrement, à la vérité, mais des milliers de personnes se nourrissent ainsi, en y ajoutant seulement un peu de sel & de lait de beurre.

Lorsqu'un père de famille devient invalide, ou qu'une mère de famille tombe malade, la paroisse croit leur faire une honnête assistance en leur donnant une demi-couronne par semaine.

Les habitans de quelques-unes des chaumières qui nous environnent, reçoivent avec beaucoup de reconnoissance un pain de six sols par semaine, & le comptent pour une addition importante au pain de leurs enfans; donc, avec une demi-couronne, vous pourriez acheter chaque semaine la bénédiction de cinq pauvres familles.

Le *porter* est en quelque sorte une boisson de luxe pour un pauvre homme; il n'est pas cependant sans utilité, puisqu'il lui tient lieu de quelque nourriture solide, & le fait travailler de meilleur cœur. Avec une demi-couronne, vous pourriez régaler un fort travailleur pendant une quinzaine, en lui donnant par jour un quarteron de cette liqueur.

Beaucoup de chaumières de ce pays, habitées par des familles nombreuses,



se louent quarante schellings par année ; une demi-couronne par semaine paie donc le loyer de trois chaumières , en déduisant quelque chose pour les réparations.

Le prix ordinaire d'une maîtresse d'école est de deux sols la semaine ; ainsi , pour une demi-couronne par semaine , on peut donner à quinze enfans une maîtresse qui leur enseignera à lire & à coudre. Mais , même dans une ville , on peut apprendre la lecture , l'écriture , l'arithmétique , & tout ce qui est nécessaire dans un petit commerce ordinaire , pour cinq schellings par trimestre ; ainsi , avec une demi-couronne par semaine , on peut envoyer six enfans à une pareille école , & pourvoir à la dépense de leurs livres & de leur papier.

Voilà bien des façons avantageuses d'employer une demi-couronne par semaine , à faire beaucoup de bien aux autres : je vais vous indiquer une ou deux manières d'en tirer un bon parti pour vous-même.

Je sais que vous recherchez avec passion les gravures coloriées de plantes ou d'autres objets d'histoire naturelle. On publie tous les mois nombre d'ouvrages de ce genre , comme le *magasin botanique* , la *botanique Anglaise* , la *flore rustique* , & le *magasin des naturalistes* ; avec une demi-couronne par semaine , vous pouvez compléter la somme nécessaire pour vous procurer le meilleur de ces recueils.

Avec la même somme , vous achetteriez à Londres chez un marchand de vieux livres , plus de jolies éditions d'auteurs classiques dans une année , que vous n'en pourriez lire pendant quatre autres. Je ne regretterois donc pas de vous donner une demi-couronne ; mais , dès que vous pouvez l'employer si utilement pour les autres & pour vous-même , je serois fâché si , à l'exemple de vos camarades d'école , vous la prodiguez à des bons ou des babioles.



## L E R A T

E T

## L A C L O C H E .

*Fable.*

UNE vieille maison du pays étoit tellement infectée de rats , que rien ne pouvoit mettre à l'abri de leurs déprédations. Ils escaladoient les murs pour attaquer le lard , quoiqu'il fut pendu au plafond ; des tablettes suspendues ne mettoient pas en sûreté le fromage & la pâtisserie ; ils s'appoient les parois des chambres de provisions , & pilloient les conserves & les confitures ; ils rongeoient les portes des buffets , minoient les planchers , faisoient de grandes courses derrière les boiseries ; ils étoient hors de l'atteinte des chats , & trop bien nourris pour se frotter au poison ; cependant ,

de tems en tems , quelque traîneur négligent se prenoit dans les trappes. Un de ceux-là s'y étant pris un jour , fournit l'occasion d'un nouveau stratagème ; on attacha une clochette au col du petit prisonnier , puis on le lâcha. Transporté d'avoir recouvré sa liberté , il s'enfuit par le trou le plus proche , & courut à la recherche de ses compagnons. Ceux-ci , entendant de loin le son de la clochette , se jetent dans des passages obscurs , & , soupçonnant que quelqu'ennemi les poursuit , gagnent au pied l'un d'un côté , l'autre de l'autre. Le porteur de cloche , commençant à se douter de ce qui cause leur fuite , s'en divertit extrêmement. A son approche , ils se précipitoient tous le plus drolement du monde & l'on ne voyoit plus la queue d'un seul. Il chassa ainsi ses vieux amis de trou en trou , de chambre en chambre , riant de leur frayeur , & l'augmentant par tous les moyens qui étoient en son pouvoir. Le voilà possesseur à lui seul de la maison toute entière. Tout est



au mieux, se disoit-il à lui-même, le plus chétif fera la meilleure chère : il se gorgea donc de toutes sortes de bonnes choses, au point qu'il en étouffoit, & pouvoit à peine marcher. Pendant deux ou trois jours, il se trouva à merveille de cette manière de vivre, il mangeoit & remangeoit, & jouoit en perfection son rôle d'épouvantail. A la fin, il fut fatigué de la solitude, & impatient de se réunir à ses compagnons sur l'ancien pied ; mais l'embarras fut de se délivrer de la sonnette ; avec ses pieds de devant il tirailloit le cordon auquel elle tenoit jusqu'à s'écorcher le col ; mais ses efforts furent inutiles, & la sonnette fit son tourment & sa perte : il rodoit de lieu en lieu, desirant ardemment de se faire connoître à quelqu'un de ses camarades ; mais ils se tenoient tous hors de sa portée. A la fin, comme il révoit douloureusement à son triste sort, une chatte le rencontra sur son chemin, & le dévora en un instant.

Celui qui s'élève au-dessus de ses com-

pagnons, devient pour eux un objet redoutable, & il en pâtit, car il perd toutes les douceurs de la société : il est solitaire au milieu de la foule ; on s'éloigne de lui, on l'évite. La crainte & l'affection ne sauroient subsister ensemble.

Fin du second Volume.



---

T A B L E

Des matières contenues dans le second volume  
des Soirées au Logis.

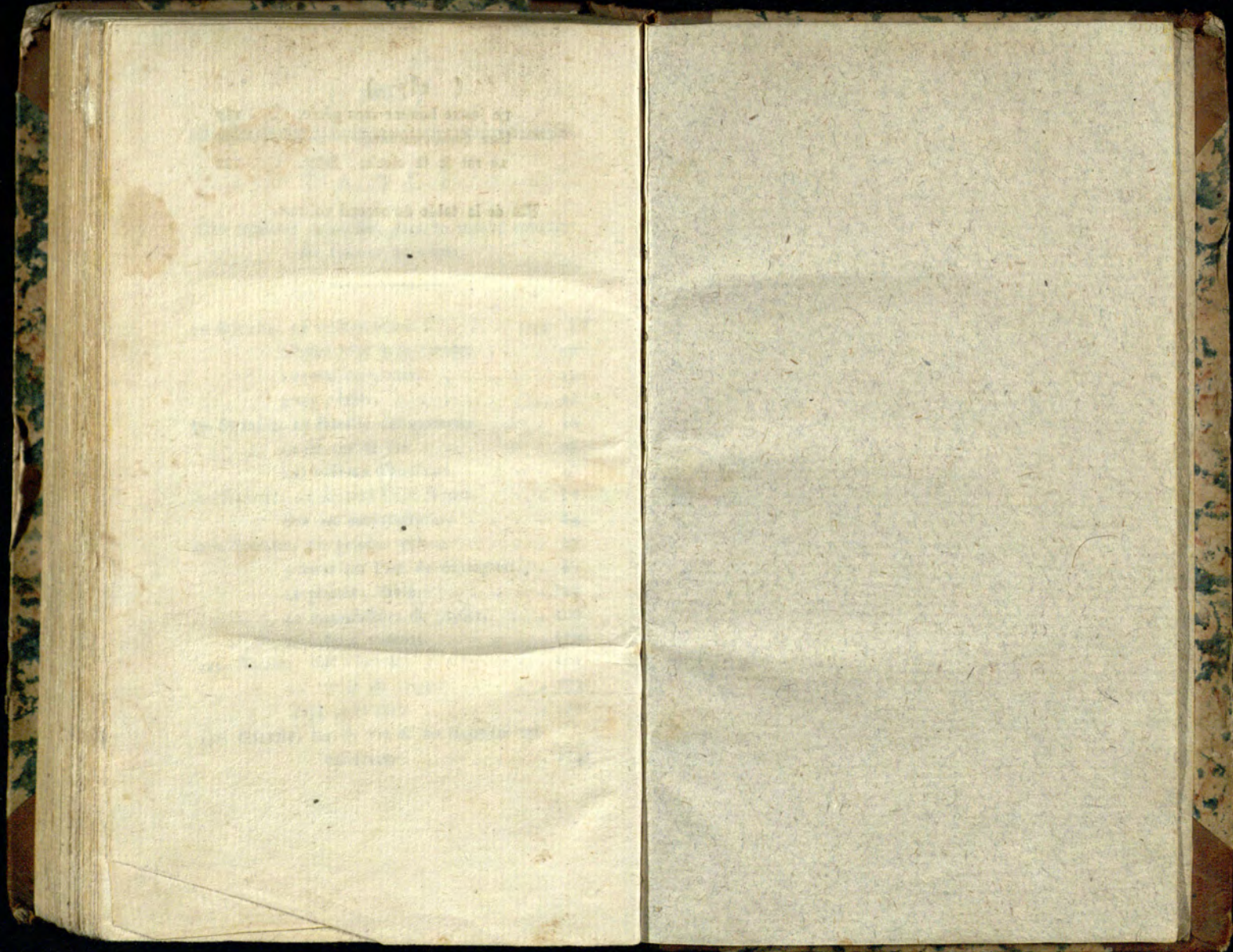
---

7e. SOIRÉE. Le village natal. . . . .	page 11
L'hirondelle & la tortue. . . . .	17
Le prix du plaisir. . . . .	20
L'oie, fable. . . . .	24
8e. SOIRÉE. La famille des gramens. . . . .	26
Leçon sur le thé. . . . .	36
Les voleurs d'hommes. . . . .	47
9e. SOIRÉE. Le journal d'une ferme. . . . .	55
Sur les manufactures. . . . .	64
10e. SOIRÉE. Le poisson volant. . . . .	87
Leçons sur l'art de distinguer. . . . .	89
Le phénix, fable. . . . .	105
La manufacture de papier. . . . .	108
Les deux voleurs. . . . .	117
11e. SOIRÉE. Sur l'homme. . . . .	121
La visite du seigneur. . . . .	133
Tape pour tape. . . . .	149
12e. SOIRÉE. Sur le vin & les liqueurs spi- ritueuses. . . . .	152

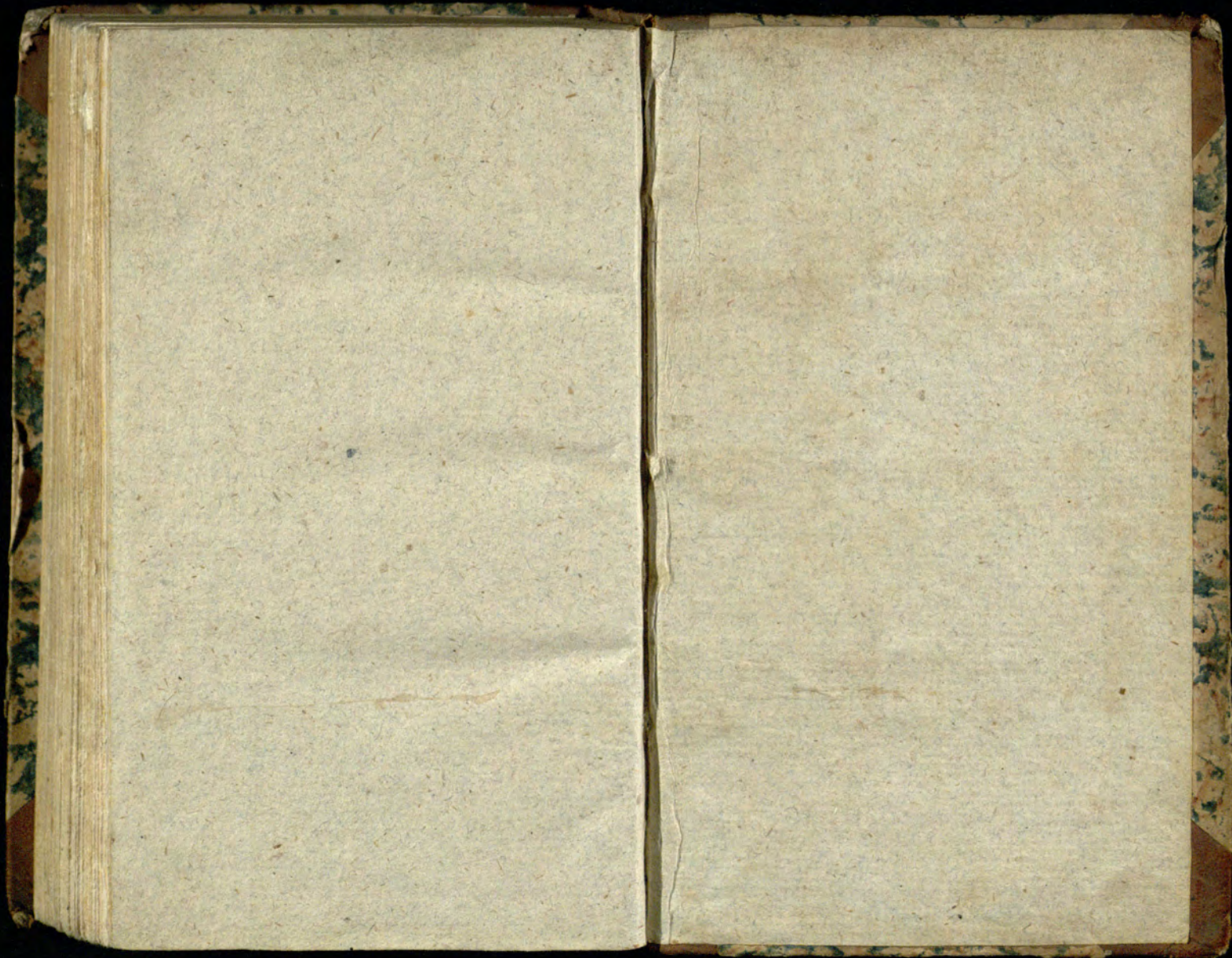
Le jeune homme sans génie. . . . .	167
Une demi-couronne. . . . .	176
Le rat & la cloche, fable. . . . .	182

Fin de la table du second volume.













ST

583